

Dans ce numéro : La suite des Mémoires de Michel Almazian.

3^e Année - N° 79

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

1^{er} Mai 1930

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

20 ANS D'ILLUSIONNISMES



AVEC THÉRÈSE HUMBERT

C'est une bien vieille histoire ; mais, avec la mort récente de Romain Daurignac, qui y joua le rôle important d'un des imaginaires Crawford, elle est, pour un instant, redevenue actuelle. Comment, avec rien, la célèbre Thérèse et sa famille, — que l'on voit sur la photographie ci-dessus au temps de leur splendeur — réussirent-ils à faire illusion pendant vingt ans au Tout-Paris et à asseoir leur luxe sur des millions qui n'existaient pas ? C'est ce que M. J. France, ancien haut fonctionnaire de la Sûreté Générale, qui eut à suivre de près cette affaire, explique en pages 12 et 13.

LA LANTERNE SOURDE



Le respect de l'hospitalité

Une lecture de la statistique criminelle montre la proportion sans cesse grandissante des étrangers traduits en justice. Il n'est, d'ailleurs, pas d'expérience plus convaincante qu'une promenade à travers les salles d'audience : près de la moitié des délinquants sont des individus « importés » chez nous...

Le ministre de l'Intérieur prend des arrêtés d'expulsion ; mais le nombre des expulsés, qui, au mépris de toutes les décisions administratives, persistent à manifester à la France un attachement excessif et se moquent des arrêtés qui leur ont enjoint de franchir la frontière, est véritablement surprenant.

Nous avons déjà suffisamment à faire avec nos nationaux pour nous passer... des autres et comme le problème de la défense sociale se pose, chaque jour, avec plus de gravité, il faudra bien en arriver à renforcer les mesures actuelles...

Certes, on connaît la phrase classique, le vieux cliché qui peut encore émouvoir dans un discours de réunion publique : « La France, terre de liberté... ».

Seulement ce cliché risque de ne plus être vrai, si la criminalité étrangère continue à croître dans notre pays... Et ce sera au détriment de tant de braves gens, de ces nobles proscrits, dont la vie en exil est faite de dignité et de souffrances et qui sont venus chez nous se réfugier comme dans un asile ; ils y sont venus, attirés par une tradition accueillante et ils seraient, injustement, mais à coup sûr, les premières victimes des mesures de réaction que le gouvernement pourrait envisager pour empêcher de nouveaux incidents scandaleux et sanglants.

Il y a quelques jours, dans un bar de la Villette, deux Italiens furent assassinés par leurs compatriotes, membres d'un parti politique opposé... une fusillade éclata ; il y eut plusieurs blessés. Le sang appelle le sang ; un crime comme celui-là pourra avoir, ailleurs, des répercussions tragiques...

En tout cas, sans vouloir apprécier ici les mobiles des meurtriers, et par le seul examen objectif des faits, on est obligé de conclure qu'une répression des plus sévères s'impose, si l'on veut en finir une fois pour toutes avec ces attentats stériles qui risquent de compromettre la dignité même du pays.

Le premier devoir d'un invité est de respecter la maison de son hôte ; la moindre courtoisie oblige l'étranger à ne pas troubler, dans l'Etat qui l'accueille, l'ordre public.

Il n'est pire désordre que le meurtre.

Il y a eu, en ces dernières années, en France, et surtout à Paris, trop de meurtres, dits politiques et commis par des étrangers.

Peut-être les meurtriers ont-ils spéculé sur la faiblesse légendaire du jury, surtout en cette matière... Il est temps que cela cesse.

La France, vue du dehors, peut apparaître à certains comme

un de ces coins louches, dans les faubourgs de la Ville, où il est imprudent de s'aventurer le soir et qui sont des zones de crime... Le retentissement de ces drames à l'étranger est énorme...

La contagion du sang est rapide... Pour l'enrayer, il faut un exemple.

Ce n'est pas chez les autres qu'il convient de donner des leçons ; si l'on veut réprimer une injustice persistante en attirant, même par un geste sanglant, l'attention du monde, alors, soit, qu'on fasse ce geste, mais « chez soi », sur place et pas ailleurs...

Pas chez nous, surtout.

La générosité d'un peuple est fonction du respect qui lui est témoigné par ceux qui lui veulent bien recevoir sur son sol.

Elle ne se conçoit pas sans ce témoignage : elle est stupide et déplacée si l'on ne respecte pas ses lois, si l'on trouble sa paix, si l'on porte atteinte à l'ordre qu'il a le devoir de maintenir à l'intérieur de ses frontières... *D*

Notre correspondant de New-York, M. Roy Pinker,

qui s'est rendu sur les lieux des premières heures de la catastrophe, publiera dans le prochain numéro de DÉTECTIVE le récit pathétique et vécu de

L'effroyable incendie du pénitencier de Columbus



où plus de 300 prisonniers périrent dans les flammes

pendant que plusieurs centaines de leurs compagnons tentaient de se révolter pour reconquérir leur liberté à la faveur de la panique.

RETENEZ DÈS CETTE SEMAINE CE SENSATIONNEL NUMÉRO CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

DÉTECTIVE

RÉDACTION
ADMINISTRATION

35, Rue Madame
PARIS - VI^e
Téléphone : LITRE, 32-11

GEORGE - KESSEL
Directeur
Rédacteur en Chef

Marcel MONTARRON
Secrétaire général

Un bon dîner

Il y a quelque temps, M^e Thaon donnait un grand dîner dans un restaurant proche du Palais... Il avait convié un magistrat et de nombreux confrères...

Au dessert, le magistrat — M. Valade, juge d'instruction — qui avait montré au cours du repas un bel appétit et une extrême gaieté, fut pris d'un soudain malaise, et sur la nappe, sans qu'il ait eu le temps de s'éloigner, il rendit... son âme...

Geo London, qui se trouvait à côté de lui, fut un peu ébloué.



Deux banques bien défendues

Deux grandes banques de Chicago ont trouvé un moyen original et très simple pour préserver leurs caisses contre les attaques des bandits.

Plus de détectives privés, de souterrains blindés, plus d'appareils d'alarme compliqués et coûteux ! Même les gardiens deviennent inutiles.

Les directeurs de ces deux banques ont conclu un traité avec les principaux chefs de bandes et perceurs de coffres-forts. Ils leur ont ouvert des comptes assez importants et leur payent tous les mois les intérêts, à condition, bien entendu, que le capital soit en sûreté, ce à quoi veillent les bandits... capitalistes.



Un bel exemple

Nous notons avec plaisir, parmi les nombreux dons en nature adressés aux sinistrés du Midi, l'envoi de literie et lits complets des Etablissements LEVITAN, la plus importante fabrique de meubles de PARIS.

D'urgents besoins sont encore à satisfaire. Les dons en nature sont immédiatement utilisables. Coeurs généreux, industriels, fabricants, commerçants, n'oubliez pas les sinistrés du Midi.

PASSE-PARTOUT

Disques

A la période de production rapide des disques, il semble que va se substituer une ère de compétition plus étroitement attachée à la qualité. Cela s'explique : une bonne partie des œuvres importantes, ou des œuvres le plus souvent jouées au concert, se trouve dès à présent imprimée dans la cire. Il s'agit de perfection.

Columbia vient de s'attacher l'orchestre de Walter Straram, à juste titre célèbre. Pathé avait obtenu naguère cette collaboration, pour l'enregistrement de la *Tétralogie* ; l'on connaît ces 20 disques admirables. Pour Columbia, Straram a dirigé *Escapes*, de J. Ibert, une page alternativement aérée et dense, toute moderne. Mais voyez la compétition. On annonce chez Columbia un *Prélude à l'après-midi d'un Faune* ; j'en connais deux autres pour ma part, de Pathé (avec Ruhlmann), d'Odéon (avec Pierné et l'orchestre Colonne), tous deux excellents. Odéon (avec l'auteur au pupitre) et Gramophone (avec Coppola) ont publié l'un et l'autre le *Rugby*, d'Honegger.

Gramophone met en ligne l'orchestre de Philadelphie, avec Stokowski (ce mois-ci, le *Concerto brandebourgeois*, de Brahms) ; Polydor, l'orchestre Lamoureux et les grands orchestres de Berlin (*Musique antique*, de Ravel). De ce côté grande musique, les jeux sont donc faits ; les parties se jouent avec décision.

A bientôt le music-hall, les chansons et les jazz ; ici encore on trouve une belle émulation ; c'est tant mieux pour les amateurs.

RENÉ JOUGLET.

DÉTECTIVE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France et Colonies.....	55.»	28.»
Étranger		
Tarif A.....	72.»	37.»
Étranger		
Tarif B.....	82.»	43.»

Compte Chèque Postal
n° 1298-37

DEUX HOMMES SE CHERCHENT



Pierrot-la-Douleur



Toto-la-Banane

Le jour même, il y a quinze jours, où paraissait ici « Valets de cœur », il y avait un drame chez les valets de cœur. Les journaux ont dit : « Un danseur mondain a été abattu à coups de revolver, dans un bar parisien. Il s'agit certainement d'un règlement de compte entre « gens du milieu ».

Je suis allé voir Carlos. Dans ce cas-là je vais toujours voir Carlos. Il jouait au billard dans un bar de la place Blanche avec un monsieur décoré et silencieux. Il ne nous présenta pas l'un à l'autre, termina sa partie par une prestigieuse série de dix-sept points dont deux « massés » qui arrachèrent des cris d'admiration au garçon et à la caissière, prit congé et m'entraîna.

Je lui dis ce que je voulais. Il prit son temps, passa son bras sous le mien, ce qui chez lui était un signe d'attendrissement et commença avec ce demi-sourire que je connais bien, d'amertume et de pudeur :

On ne peut plus dire que Porasso soit un des nôtres. A Marseille son père travaillait régulièrement. Lui, Maurice, ne veut pas de l'usine. Il commence à rôder sur le port, à la porte des bars, à écouter les belles histoires de nerfs ou à poursuivre les petites cagoles à travers les docks. Plus grand il apprend à se bien coiffer, à mettre sous son veston des cache-cols de couleur, à soigner sa voix et ses gestes. Dans les guinguettes de la Pointe Rouge et de la Corniche, le dimanche, il a ses premiers succès de beau danseur. Il porte en lui cette souple brutalité, cette effronterie un peu puérile, il a cette face dure de boxeur et ce profil tendre d'enfant, tout ce qui fait des Marseillais, quand ils le veulent, les plus certains enjôleurs des filles. Pourtant il ne le sait pas encore. Après son service militaire, Marseille lui apparaît sans horizon pour lui. Il vient à Paris, se met à travailler, vaguement. Des camarades du pays l'emmènent au musette. Quelque fille aux yeux de chienne battue aime qu'il ait la taille souple et les yeux méchants et le lui dit. Ses copains renchérissent, lui montrent le chemin tout tracé de la bonne vie. Maurice Porasso laisse le travail. On le voit à la belotte, l'après-midi, dans les bars et le soir au musette. Un jour il rencontre Sultane Akmir.

Celle-là est ambitieuse. Elle pousse Maurice à devenir un vrai « mondain ». Elle-

même ne consentira à jouer l'entraîneuse que dans les cabarets de luxe. Il se décide au grand jeu. L'ancienne graine de nervi apparaît en smoking sur les pistes des grandes boîtes de Montmartre. Sultane Akmir, qui s'est offert une ondulation indéfrisable et une robe de crêpe de Chine perlée, « se défend » dans le même cabaret. Ils feignent de ne pas se connaître, lui se penche vers les grosses anglo-saxonnes, elle sourit aux Péruviens apoplectiques. Au matin ils se retrouvent dans un tabac voisin, ils boivent le café-crème de la fin avec le saxophone nègre, ils rentrent en traînant les pieds dans leur chambre de la rue Chappe.

C'est à ce moment-là que je l'ai connu. Mais peu à peu les seuls parquets cirés et les femmes à champagne l'ennuient. Il a la nostalgie de la brutalité. Chaque fois qu'il le peut il revient là où il a débuté, parmi les barbeaux de quartiers et les filles sans chapeau. Et c'est dans ce milieu retrouvé qu'on lui donne le surnom étrange de Toto-la-Banane. On le voit moins souvent chez les danseurs mondains. Il reste dans la jungle, dans ce « milieu » où, pour se maintenir ou pour rester respecté ou pour vivre seulement, une volonté, un sang-froid, une mesure sans dé-

toire d'insoumission sans doute. Enfin il fait une cure de trois mois à la prison du Cherche-Midi. Un jour, à la promenade il bavarde avec un ancien copain, entré à la prison depuis deux jours. L'autre est sombre et méfiant. Il finit par dire :

— Ecoute, Pierrot, je vais te dire ce que j'ai sur le cœur. Il paraît que si tu n'es pas plus souvent et plus gravement inquiété par la police, si on ferme les yeux sur pas mal de tes coups, c'est que tu es un ami de la maison, c'est que tu es un indicateur de la Préfecture, c'est que tu es payé par la police.

— Moi ? hurla Pierrot en sautant à la gorge de l'autre.

On les sépara, on les enferma. Pierrot réfléchit. Quand il revint le copain, il s'approcha de lui doucement et demanda :

— Excuse-moi, tu n'y es pour rien. Mais, je t'en prie, dis-moi qui t'a dit cela ?

— Toto-la-Banane, dit l'autre.

Pierrot sortit de prison. Il ne pensait qu'à cela : « J'en « croque », moi, je touche à la caisse de la Préfecture. Quelle infamie ! ».

Il se mit à chercher Toto et le trouva d'autant plus facilement que le Marseillais, inconscient du danger, n'avait en rien



Le café où, dans une arrière-salle, Pierrot-la-Douleur vint décharger son browning sur Toto-la-Banane.

faillances sont nécessaires, où il ne faut jamais abandonner une seconde la garde, le guet. Il y rencontre Pierrot-la-Douleur.

Celui-là est un pur, un sévère. Personne n'a jamais su pourquoi on appelait Pierre Roland, la Douleur. C'est un nom qui s'est accolé au sien tout seul, parce qu'il rôdait autour de lui, parce qu'il faisait partie de son atmosphère. C'est une sorte d'hercule fin et racé, avec un visage fermé et rageur, des yeux volontaires et cruels. Il n'admet rien qui ne soit pas exactement régulier, qui enfreigne la loi du milieu. Il punit, il se venge, il frappe avec une sorte de joie sauvage. Il est caïd, respecté, craint, admiré.

Il y a quelque temps, il a des ennuis avec l'autorité militaire. Une vieille his-

toire déviée de ses habitudes. Le reste, vous le savez. L'autre soir, Toto est avec sa femme au bar des Noctambules. La salle est pleine de monde. Pierrot-la-Douleur entre. Il ne cherche pas. Depuis un quart d'heure il guette Toto derrière la vitre, il a décidé du chemin qu'il prendra, entre les tables, après. Il va donc droit à Toto qui sourit, tend la main. Pierrot qui garde obstinément la main droite dans la poche de son veston, la sort soudain, vise sans se presser, tire deux fois. Toto se lève et retombe en travers de la table parmi les verres brisés en vomissant le sang.

Pierrot remet son revolver en place, assure sa casquette et s'en va tranquillement. Personne ne fait un geste contre lui.

Les agents accourus ont emporté Toto, râlant, à Lariboisière. Une balle lui a traversé le cou de part en part, la seconde s'est arrêtée dans la poitrine à un centimètre du cœur.

Le commissaire Gérardin fait l'enquête. Pierrot est assez rapidement identifié et l'inspecteur Dufils se lance à sa poursuite, dans le quartier, dans le milieu. Le quatrième jour le commissaire retourne à Lariboisière pour interroger encore le blessé. Le lit est vide, blanc, de ce tragique ordonné des lits d'hôpital où, tout de suite après la mort de celui qui l'occupait, on met des draps propres.

— Il est mort ? demande-t-il. Une infirmière sourit.

— Non seulement il n'est pas mort, mais il se prétend guéri. Sa plaie du cou est encore horrible et il a été impossible de lui enlever la balle de la poitrine et, pourtant, ce matin, il s'est levé, il a tellement insisté pour qu'on le laisse partir, qu'on a cédé. Il s'en est allé, courbé, défait.

Deux heures après, il allait au commissariat et M. Gérardin voyait, avec effarement, entrer dans son bureau, le moribond de quatre jours auparavant.

— Pourquoi êtes-vous sorti si vite ? Vous n'êtes pas guéri ?

— Vous n'imaginez pas sérieusement que je vais laisser Pierrot se pavaner dans le coin pendant que je moisirais sur un lit d'hôpital. Rien à faire. Nous avons un compte à régler.

— Laissez-le tranquille. Nous le poursuivons, nous aussi. Il sera arrêté forcément.

— Je me ferai justice moi-même. C'est décidé.

Toto avait un mauvais sourire à la bouche. Au moment de partir, il se retourna et cria, en riant :

— D'ailleurs, vous ne le trouverez pas, mais moi, je le trouverai.

Et alors, las et avec un goût de cendre et de fièvre dans la bouche, le cou enveloppé de pansements, courbé un peu par la douleur aiguë de la poitrine, pâle et farouche, Toto-la-Banane rôde maintenant sans cesse, le revolver prêt, à la recherche de Pierrot-la-Douleur.

■ ■ ■

Carlos s'arrêta. Je dis, machinalement :

— Eh bien ?

Il fit halte devant une porte :

— Tenez, répondit-il simplement, nous sommes chez lui.

C'était un hôtel de la rue Chappe.

Toto vit là en reclus, sans jamais sortir, depuis quelques jours. Il n'a pas trouvé Pierrot, il devine que celui-ci se cache. Il a réuni alors des amis, il les a lancés à la recherche de la Douleur. Rabatteurs infatigables, ils courent Montmartre, sur la trace de Pierrot.

Mais ils ont ordre, s'ils le retrouvent, de ne pas le toucher, de repérer simplement l'endroit où il se cache. Toto le veut pour lui seul, il ne saurait laisser à un autre la volupté du geste de mort. Et dans sa chambre, les dents serrées, il attend.

Que fait Pierrot, lui ? Il sait, de sa retraite, que les amis de Toto le cherchent pour prévenir son bourreau. Est-il à l'affût, lui aussi, se réserve-t-il le droit d'attendre la bataille, de rendre coup pour coup, de ne pas rater Toto, cette fois, si Toto le rate ? Il y a en tout cas dans cette chasse à l'homme, dans cette recherche lucide et cruelle, une sorte de qualité, de beauté qui n'est pas sans émouvoir, ni sans étonner.

— C'est correct, dit Carlos.

Paul BRINGUIER.



Le bar au pied duquel Porasso s'écroula blessé...



(Photos Detective)

Ici, un homme « combine » sa vengeance...



L'archiduc Rodolphe.



Le château de Mayerling où eut lieu le double suicide.

LE SECRET DE MAYERLING

DANS la journée du 30 janvier 1889, le bruit se répandit à Vienne, au milieu de l'après-midi, que le prince héritier Rodolphe, fils de l'empereur François-Joseph et de l'impératrice, venait de mourir d'une embolie au cerveau, disait le premier communiqué officiel de la cour.

Nul homme n'était plus sympathique que l'archiduc Rodolphe, il avait à peine 31 ans; il était beau, aimé des femmes; il était d'esprit moderne et tout ce qui était libéral dans l'empire attendait beaucoup de lui. Sa mort causa une sensation immense. On apprenait tout aussitôt qu'il était mort dans un petit château de chasse qu'il possédait à une quarantaine de kilomètres de Vienne, à Mayerling, en pleine forêt, au cœur des montagnes.

L'empereur, si désireux fût-il du silence, fut obligé de faire faire une autopsie. Le lendemain, jeudi, le résultat en fut rendu public. Le prince, fatigué et malade, s'était tué d'un coup de revolver dans le cerveau.

Le mystère qui entourait cette mort tragique ne se dissipait pas. Aussitôt mille rumeurs coururent la ville. Comment imaginer qu'un homme jeune, séduisant, assuré de monter bientôt sur un des plus grands trônes du monde, avait pu se tuer dans un accès de neurasthénie ?

Il y avait crime, sûrement, mais quel crime ? Politique, passionnel ? On cherchait éperdument, sans méthode, de tous côtés.

Un jeune rédacteur de la *Neue Freie Presse*, Georg Schwarz, ce jeudi 31 janvier, sitôt que le communiqué de la cour fut publié, résolut de se rendre à Mayerling. Un de ses confrères du journal en était revenu le matin même, sans rapporter quoi que ce fût. Mais Georg Schwarz voulait voir lui-même le lieu de la tragédie. Il n'était pas possible qu'à quelqu'un qui l'interrogeait avec soin Mayerling ne livrât pas son secret.

Georg Schwarz prit le train pour Baden, sa bicyclette dans le fourgon. De Baden, il fit sur sa machine les 14 kilomètres qui mènent à Mayerling. C'est une route étroite, dans les bois, qui suit en serpentant la rivière Schwechat qui descend des montagnes. Le jeune reporter n'arriva qu'à la nuit au château — plutôt un pavillon de chasse bâti au XVIII^e siècle — qui est à droite au-dessus de la route, tandis que le petit village de Mayerling se trouve à peu de distance au-dessous de la route, dans un vallon.

Georg Schwarz frappa longtemps à la porte du château. En vain. Il essaya de pénétrer dans un petit pavillon isolé. Tout était fermé, pas une lumière. Le temps était affreux, le vent soufflait du Sud, poussant par moment des averses de neige devant lui. « Il n'est pas possible, se dit-il, qu'il n'y ait une âme qui vive dans ce château. Une consigne a dû être donnée. Il y a donc un secret à garder... »

Il réfléchissait ainsi, lorsqu'il fut interpellé d'une voix assez rude. Deux hommes étaient devant lui, lui demandant ce qu'il faisait là. A leur façon de parler, il était évident qu'ils appartenaient à la police. Georg Schwarz se nomma et tendit sa carte de presse.

— Il n'y a plus rien à faire pour vous ici, dit un des policiers. Ne savez-vous pas que le corps du prince est exposé à Vienne ? Le plus tôt vous aurez quitté Mayerling, le mieux cela vaudra.

Si jeune qu'il fût, Schwarz savait l'inutilité de discuter avec la police. Il se mit donc à descendre lentement le chemin qui mène au village. Il était décidé à ne pas rentrer à Vienne. La présence des agents disait avec certitude que tout n'était pas fini à Mayerling. Comme il arrivait à la croisée des routes, il se cacha derrière la haie assez épaisse qui borde le chemin.

Bientôt les deux agents passèrent devant lui se rendant au village. G. Schwarz attendit. Sa patience ne tarda pas à être récompensée.

Après quelques minutes, il entendit le bruit d'une voiture sur la route. Un landau attelé de deux forts chevaux arriva et monta tout droit au château. G. Schwarz suivit le chemin, mais dans le pré, derrière la haie.

Au perron du château, deux hommes descendirent de la voiture, dont un de très petite taille. La lune, par moment, apparaissait entre les nuages et Schwarz nota que ces hommes, par leurs vêtements et leur allure, appartenaient à une classe aisée. Ils gravirent les degrés du perron et essayèrent de se faire ouvrir, mais ils n'eurent pas plus de succès que le jeune rédacteur de la *Neue Freie Presse*. Pourtant ils ne se découragèrent pas. Ils restaient là et, de temps à autre, ils frappaient à nouveau sur la porte. Il était évident pour G. Schwarz qu'ils étaient certains qu'à un moment donné la porte s'ouvrirait. Une demi-heure se passa ainsi.

On entendit alors les grelots d'un nouvel équipage et bientôt un landau apparut dans le chemin, voiture privée fort bien attelée de deux chevaux, cocher en livrée noire. « Une voiture du petit équipage de la cour » se dit G. Schwarz qui maintenant ne regrettait pas les heures perdues, la longue attente dans le froid et l'humidité. Trois hommes mirent pied à terre et saluèrent courtoisement les deux personnes qui attendaient sur le perron depuis plus d'une demi-heure.

L'un des nouveaux arrivants frappa sur la porte une série de coups suivant une



Katharina Schratt, confidente de l'empereur François-Joseph, et dont le journal intime apporte des précisions sur le drame de Mayerling.

cadence assez particulière qui intrigua le jeune Georg Schwarz. La porte, cette fois-ci docile, s'ouvrit aussitôt et un serviteur apparut sur le seuil une lampe à la main. Les cinq personnes entrèrent non sans se faire d'assez longues politesses pour se céder les unes aux autres le droit de priorité. Puis ce fut de nouveau la nuit. Quelques minutes plus tard une fenêtre au premier étage dont les volets de bois étaient fermés s'éclaira.

Une heure, deux heures passèrent. La fenêtre restait éclairée ; derrière sa haie G. Schwarz restait transi. Pour rien au monde il n'aurait donné son poste d'observation. Que sortira-t-il tout à l'heure de ce château tragique ? Les voitures étaient toujours là, mais Schwarz avait observé qu'on les avait fait ranger à une petite distance du perron. Les chevaux mangeaient un picotin d'avoine. Ils allaient donc encore avoir à travailler. Leur journée, pas plus que celle du jeune Schwarz n'était

terminée. « Mais où, diable, sont les agents ? se demandait le reporter. Faut-il qu'il y ait quelque chose de vraiment mystérieux ici puisque même la police subalterne n'a pas été prévenue de l'arrivée de ces deux voitures ! »

Et voici qu'enfin la porte d'entrée s'ouvrit à nouveau, que le vestibule s'éclaira, et qu'un domestique s'avança, une lampe à la main, dont le vent faisait vaciller la flamme.

Un groupe étrange apparut sur le perron, les deux hommes arrivés par la première voiture avaient entre eux à leurs bras une femme, plutôt petite, de corpulence moyenne. Elle était vêtue d'un long manteau de loutre, coiffée d'un chapeau avec des plumes d'autruche. Les deux hommes la serraient étroitement.

G. Schwarz remarqua avec étonnement que les plumes d'autruche s'agitaient sur le chapeau d'une façon inaccoutumée. Il observa avec plus d'attention la démarche de la femme et fut stupéfait de constater qu'elle ne bougeait pas les jambes. En fait, les pieds immobiles effleuraient le sol sans s'y poser.

« Elle n'est pas malade, se dit le jeune reporter, car on la porterait étendue. Il faut qu'elle soit au dernier degré de l'ivresse pour ne pouvoir mettre un pied l'un devant l'autre ! » A cet instant, la lampe envoya une lueur sur le visage de la femme, visage tout jeune, mais d'une pâleur cadavérique. Le cœur de G. Schwarz se serra. « Que se passe-t-il d'effrayant dans cette nuit ? »

Cependant les deux hommes avaient installé la femme dans le landau et y étaient montés. Les trois personnes venues dans la seconde voiture y montèrent à leur tour.

Mais, au moment de partir, quelque chose d'inattendu survint. Le temps s'était mis au froid ; la neige fondue et la pluie gelaient sur le sol, les chevaux glissaient, s'abattaient. Un serviteur descendit en hâte au village et revint avec un maréchal ferrant. A la lueur incertaine des torches, les chevaux furent ferrés à glace et, enfin, il était prêt de onze heures, les deux voitures prirent, non pas le chemin de Baden, mais celui plus étroit et en mauvais état qui mène à travers la montagne jusqu'au couvent d'Heiligenkreuz, distant de six kilomètres.

G. Schwarz, parfois en bicyclette, plus souvent à pied, suivait à quelques centaines de pas. Près de Heiligenkreuz, un homme au bord de la route arrêta les voitures. Il était minuit. Après un bref dialogue avec le cocher, il monta sur le siège de la première voiture qui tourna à gauche tandis que la seconde se dirigeait vers le couvent de Heiligenkreuz. Georg Schwarz suivit la première voiture. Le sort de la jeune dame qui ne pouvait marcher l'intéressait.

Cette voiture quitta bientôt la route, prit sur la gauche une allée bordée d'arbres et s'arrêta à la grille du cimetière. Les trois personnes qui l'occupaient en descendirent de nouveau la jeune femme serrée entre ses deux compagnons. Ils entrèrent dans la petite maison mortuaire qui se trouve à droite près de la grille du cimetière.

Georg Schwarz avait caché sa bicyclette derrière un buisson. Il faisait les cent pas dans l'allée, tâchant de se réchauffer. Tard dans la nuit, il entendit le bruit d'une pioche creusant la terre. Il approcha du mur et vit un fossoyeur, éclairé par une lanterne posée sur le sol, qui préparait une tombe. La terre était dure et il avançait lentement dans son travail. Comme la nuit touchait à sa fin, les roues d'une voiture crièrent sur les cailloux de l'allée. Georg Schwarz, qui était jeune et lesté, grimpa à un arbre, d'où il pouvait voir par-dessus le mur du cimetière. Bien lui en prit, car quelques hommes à tournure de policiers apparurent, inspectant avec soin les environs.



Maria Vetsera photographée quelques heures avant son premier rendez-vous avec Rodolphe.

Il faisait jour déjà ; maintenant il pleuvait à torrent ; la fosse n'était pas encore prête, deux personnes sortirent de la maison mortuaire et vinrent aider le fossoyeur. Une voiture amena le prêtre du couvent et quelques moines. Ils entrèrent dans la maison mortuaire et bientôt apparut un cercueil en bois blanc porté par les moines. Avec beaucoup de peine, car ils n'avaient pas l'habitude de ce travail, ils descendirent ce cercueil dans la fosse.

Le prêtre prononça une prière, et les moines regagnèrent leur couvent, les policiers la voiture qui les avait amenés, et les deux personnes qui escortaient la jeune femme remontèrent dans leur équipage. La jeune femme dont les pieds ne touchaient pas la terre n'était plus avec eux...

Telle fut la nuit du reporter Georg Schwarz. Le récit qu'il en écrivit fut lu avec le plus vif intérêt par le rédacteur en chef de la *Neue Freie Presse*, mais par lui seul, car la censure n'en permit pas l'impression. Le rédacteur en chef, homme fort bien renseigné, ne fut pas longtemps avant de savoir le nom de la jeune femme qui avait été transportée de Mayerling et enterrée dans des circonstances si dramatiques.

C'était une jeune fille de 17 ans, célèbre pour sa beauté, et qui appartenait à une famille bien connue.

Qui est-ce qui avait amené cette belle jeune fille à Mayerling ? Comment y avait-elle trouvé la mort en même temps que le prince impérial ?

Un silence obstiné de l'empereur, tant qu'il vécut, permit l'éclosion de cent versions contradictoires. Assassinat politique, passionnel, inceste, orgie, mutilation affreuse, que n'a-t-on inventé ?

L'empereur est mort, l'empire des Habsbourg a disparu à jamais, les archives se sont ouvertes, des lettres ont été publiées, des témoins irrécusables ont parlé.

La vérité est connue aujourd'hui : Maria Vetsera et l'archiduc Rodolphe, dans l'impossibilité de conjuguer humainement leur destinée d'amour, se sont volontairement donnés la mort.

Claude ANET.



L'archiduc Rodolphe sur son lit de mort.



Almazian photographié avec sa famille à Choucha. Au premier plan, son père et sa mère.

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES (1)

Michel Almazian, qui fut injustement accusé d'avoir tué Rigaudin, fut pendant toute sa vie poursuivi par la malchance, et les aventures fondirent toujours sur lui sans qu'il les eût provoquées. A l'école, à l'église, il est l'objet de dénonciations imméritées. Plus tard, des Tartares, qui l'accusent du rapt d'une femme, l'enlèvent et le mettent en jugement. Il est ensuite arrêté pour avoir provoqué un accident dont il n'est pas responsable. Il prend la route comme un chemineau : c'est pour être recueilli par Garassine, aventurier qui prétend être son oncle et dont la femme Anna, devient amoureuse de lui.

■ ■ ■

PAUVRE Michel ! Je devais faire de bonne heure l'apprentissage du mensonge et de la duplicité humaine. Aussi, à peine sorti de mes aventures amoureuses à Bakou, tombai-je de surprise en surprise lorsque je reçus une lettre de mon père dans laquelle il m'affirmait que j'étais victime d'un imposteur.

« Nous sommes profondément étonnés, m'écrivait-il que tu aies été recueilli par un soi-disant oncle du nom de Garassine. »

Il me donnait l'adresse de mon oncle véritable : Ardacès Almazian, tailleur pour dames à Bakou. Ainsi Garassine n'était pas mon oncle ! Ainsi n'étais-je pas lié à la douce et trop audacieuse Anna par les liens du sang ! Ainsi ma faute, si faute il y avait, n'était-elle que vénielle !...

Je me rendis chez Ardacès qui me manifesta les marques de la plus tendre amitié. Il m'apprit la véritable identité du faux Garassine : c'était un coureur d'aventures du nom de Jumilhan. La douce Anna, que mon oncle baptisait de « vieille folle », n'était pas plus la femme de Jumilhan, qu'elle n'était ma tante. Elle avait été mariée à un officier russe, tué au cours d'une révolte dans le Beloutchistan et le faux Garassine avait fait sa connaissance dans un cabaret de nuit. J'avais donc été absolument abusé par les deux compères.

Je ne leur en conservais cependant nulle rancune. Ne m'avaient-ils pas recueillis, hébergés, nourris, alors que j'étais sans amis, sans ressources ! Je quittai le lendemain la maison de mon faux oncle. Cet aventurier n'avait nullement mauvais cœur : il me paya mon salaire et me souhaita meilleure chance.

Je ne devais pas me débarrasser aussi facilement de ma fausse parente Anna. N'imaginai-elle pas de me faire convoquer par un soi-disant professeur de la ville, M. Arrimay, dans un café de la ville, sous prétexte de me faire demander un renseignement urgent. Je m'y rendis, mais, dans la crainte d'un guet-apens, je m'y fis conduire, par un employé de mon oncle, nommé Cazile, qui était le meilleur garçon du monde. Nous étions attablés depuis dix minutes, lorsque nous eûmes la surprise de voir apparaître une femme voilée, dans laquelle je reconnus bientôt ma prétendue tante Anna.

— J'ai rompu avec Garassine à cause de toi, me dit-elle. Il était sot, il m'a frappé. Je lui ai avoué notre liaison. Il m'a permis de te rejoindre. J'ai de l'argent. Je te prends avec moi, Michel. Tu ne me quitteras plus !...

Je repoussai ses avances. Elle se mit en colère et voulut me frapper, m'accusant de l'avoir séduite. Enfin, pour obtenir la paix, je feignis d'écouter ses propositions, me promettant bien de quitter la ville pour échapper à son emprise.

Mon oncle véritable approuva mon projet et, quelques jours plus tard, je regagnai Choucha, par le train, guéri en apparence de mon goût pour l'aventure. J'y fus reçu comme l'enfant prodigue dut l'être. Tout se serait bien passé si la fausse Anna n'avait eu l'étrange idée de venir me poursuivre jusque dans la maison paternelle. Mes frères et des voisins la mirent en fuite, la menaçant de l'enfermer, si elle ne quittait la ville, sous les caveaux de l'église, car à Choucha on ne plaisante pas en matière de mauvaises mœurs. Elle nous menaga du knout et de la justice du tzar, mais elle partit cependant. Je ne la revis jamais.

Quand on conspire

Mon existence coulait doucement, entourée de l'affection des miens, adoucie par les ressources du travail. J'étais heureux ou presque, lorsque les propositions d'un ouvrier tailleur

MÉMOIRES DE MICHEL ALMAZIAN

de mon atelier vinrent de nouveau bouleverser la quiétude de mes jours.

Cet ouvrier se nommait Jean. Jean était un révolté, avide de conspirations et de lectures défendues.

Il me confia ses projets. Avec quelques jeunes gens enthousiastes, il se proposait de lutter contre l'oppression qui depuis des siècles pèse sur le peuple arménien réduit en esclavage par le Turc, le Persan et le Russe.

J'eus la faiblesse de lui promettre mon concours. Qu'on me pardonne ma folie. Nos projets étaient si enthousiastes, si généreux. D'ailleurs Jean m'affirmait que les Jeunes-Arméniens avaient réussi à s'assurer le concours d'hommes d'Etat et de financiers, gens ne s'engageant point à la légère et prêts à tout sacrifier pour la réalisation de notre idéal.

Je fus introduit un soir de septembre parmi les conjurés. Leur lieu de réunion était une baraque en planches, située dans un chantier de construction de la ville basse. Il me fit pénétrer dans une pièce obscure où nous fûmes reçus par trois hommes qui portaient le costume des Arméniens persans.

— Voilà le nouveau, annonça Jean.

Les trois hommes se levèrent et me souhaitèrent la bienvenue. Il était visible que Jean ayant annoncé ma visite, je n'étais pas un inconnu pour eux. L'un, qui paraissait jouir d'une grande autorité, me fit jurer de ne rien révéler de ce que j'allais voir et entendre...

— Je le jure ! dis-je.

Habitué depuis l'enfance aux récits que l'on me faisait de l'action des sociétés secrètes, si nombreuses dans nos pays orientaux, je n'étais nullement ému d'une cérémonie qui pour moi n'avait rien d'étrange.

Jean ouvrit une porte. Je pénétrai dans la salle de réunion des conjurés.

Il y avait une trentaine, dont deux femmes, assis sur des bancs, conversant à voix basse entre eux.

— Ne t'impatiente pas, me conseilla Jean.

Les réfractaires proposent mais la police dispose !

Nos compagnons donnaient l'impression d'attendre un orateur qui tardait. Il arriva enfin, entouré d'hommes vêtus à la turque et coiffés du fez. C'était un homme jeune, presque élégant, vêtu à l'européenne.

Il s'exprimait en russe, apportant aux Jeunes-Arméniens un appel des révolutionnaires de Moscou. Il y avait question des attentats nihilistes qui, exécutés tant en Russie qu'en Europe, préparaient — déjà — le bouleversement de la Russie. Il nous annonçait que l'heure de l'action allait sonner pour nous...

Hélas ! pauvre Michel, toujours si défectueusement servi par la chance, je jouai de malheur, cette fois comme les autres.

J'avais eu à peine le temps de manifester à mon cher Jean que mon éducation, mes habitudes, mes mœurs ne me prédisaient nullement à entrer dans l'armée des révolutionnaires, quand le bruit d'une troupe en marche nous avertit que des événements singuliers se préparaient au dehors. La maison était cernée... La police arrivait. Les réfractaires de Choucha avaient été trahis !...

Le missionnaire russe disparut... Je n'ai jamais su par quelle porte ! Quelques-uns des conjurés suivirent la même route. Nous restâmes une vingtaine, bientôt entourés. Des knouts sifflaient. Des ordres brefs ne nous laissaient aucun doute sur le sort qui nous était réservé...

Malheureux Almazian ! Je devais faire ce jour l'apprentissage du passage à tabac, dont on devait me révéler les derniers secrets à la suite de la mort de mon ami Rigaudin... Je vous affirme que les policiers russes n'y allaient pas de main morte !... Coups de pieds, coups de knout pleuvaient jusqu'à ce que, parfois, mort s'ensuivit...

J'eus la chance de reconnaître parmi les policiers le propre frère de mon père, Féodor Almazian, sous-officier de la police, qui m'entraînant à l'écart me lança :

— Que fais-tu là ?...

Je mentis — bienheureux mensonge !

— Une femme m'avait donné rendez-vous

dans le chantier. J'ai vu arriver la police. J'ai pris peur. Je me suis réfugié dans cette maison, parmi ces gens que je ne connaissais pas. Et voilà...

Un officier intervenant demanda à mon oncle ce que je faisais là. Il lui répéta mon histoire, lui apprenant que j'étais son neveu et qu'il répondait de moi...

— Emmenez ce jeune fou, dit l'officier. Peut-être avait-il rendez-vous avec une des femmes que nous avons arrêtées ! En tout cas cela lui donnera une leçon !...

Bien que mon oncle eût le commandement de l'escorte qui me ramena à la police, je reçus ma part, je vous prie de le croire, des coups de bâton et des coups de crosse, qui ne nous furent pas ménagés et que, avouons-le, je n'avais peut-être pas volés...

En tout état de cause j'eus plus de peur que de mal. On me confronta avec les conjurés : ils refusèrent de me reconnaître. De même qu'avec une parfaite mauvaise foi je jurai mes grands dieux de ne les avoir jamais vus. On consentit à me relâcher après une démarche des miens, auxquels s'était joint le maire de Choucha... Les détails du procès qui se jugea un peu plus tard m'apprentirent que je l'avais échappé belle : les révolutionnaires arméniens ne se proposaient pas de faire sauter à la dynamite le train dans lequel devait arriver, de Bakou, le chef de la police de la région...

Je ne revis jamais mon ami Jean qui, après avoir été assommé à demi, après une défense impressionnante, fut envoyé en Sibérie. Je ne subis pas le même sort, grâce à mes protections et aussi grâce à la déposition d'une jeune fille du pays, qui voulut bien reconnaître fausement avoir eu avec moi un rendez-vous amoureux, à l'endroit même que j'avais indiqué...

Bref, je fus sauté... Je passai néanmoins des semaines dans l'angoisse, et mon angoisse devint de l'obsession quand j'appris que l'attentat auquel j'avais failli être mêlé avait été exécuté à Tiflis où il fit de nombreuses victimes !...

(A suivre.)

Michel ALMAZIAN..

LA MAIN EXPRIME

Nous devons à l'obligeance de l'Institut Sibylla, 142, rue Montmartre, à Paris, la photo ci-dessous, d'une des mains d'Almazian. L'intérêt de ce cliché serait secondaire s'il n'était accompagné d'une étude chiromagique de notre confrère, M. C. Poinso, directeur technique dudit Institut.

En voici le texte sans commentaires :

Le m'intéressait d'examiner les mains du « Tailleur de la Rue Saint-Gilles » dont j'avais déjà rapidement analysé l'écriture, il y a quelques semaines, ce qui, en cela, d'accord avec deux autres graphologues compétents, m'avait donné l'impression qu'elle ne pouvait guère émaner d'un meurtrier, à cause de ses caractéristiques évidentes de douceur naturelle. J'eusse voulu, à ce moment, étudier la main d'où sortait ce graphisme et dont je supposais qu'elle ne le contredisait pas. M^r J.-Ch. Legrand ne demandait pas mieux, lui qui, sans être spécialiste, mais doué d'une remarquable intuition, avait jugé, au premier coup d'œil, que son client n'avait pas « une main d'assassin ». Mais, comme pour d'autres cas où je voulais essayer une expertise de ce genre, je sentis l'hostilité du Pouvoir Judiciaire contre ce qu'il prend encore, malgré tant d'observations concluantes et de sérieux ouvrages, pour du simple charlatanisme. Almazian libéré accepta tout de suite notre rencontre chez son courageux avocat. Ses empreintes furent prises à l'encre d'imprimerie et au papier Radio-Photo. Je les ai sous les yeux et n'ai pas eu besoin d'une bien longue inspection pour conclure :

1° La main d'Almazian (je dis la main pour simplifier, mais j'ai, comme on doit le faire, regardé les deux mains, et non simplement la gauche, à la manière des pseudo-chiromanciennes) est équilibrée ; les doigts sont bien faits et les lignes sans accrocs importants, ce qui prouve la normalité du sujet. Certes, la ligne de tête ne dénote pas une haute intellectuelité, de même que l'écriture (on ne m'en voudra pas de garder le franc-parler nécessaire à un rapport impartial), mais un être un peu fruste doit-il être voué aux pires suspicions ? Toutefois, il est remarquable que l'annulaire prime l'index en longueur, signe connu de sens esthétique, expliquant le goût curieux du sujet pour le dessin ; le sien a, sans contredit, une naïveté charmante et rappelle la fraîcheur et le synthétisme des peintres dits primitifs... Mais, je ne puis faire, ici, une analyse psychologique complète, ce qui serait fort long, et veux m'en tenir surtout aux données criminalistiques.

2° Cette main, et j'y insiste, implique la douceur. Et tout chiromagiste averti sait que la douceur se décode, entre autres signes, par une peau dorsale lâche (bienveillance), une ligne de cœur rameuse (affectivité), légèrement courbe, sans excès de largeur et de profondeur, une ligne de vie pas trop rouge, des lignes nombreuses (impressionnabilité). Tout au contraire, les gens durs, insensibles, cruels, ont la peau dorsale tendue, une ligne de cœur « en coup de sabre », droite, creuse, sèche, une ligne de vie rouge et tournant, parfois, au violet (violence). Et ceci est d'importance ; non pas que tout cruel soit nécessairement criminel ; mais, enfin, un assassinat non pas-

sionnel (à distinguer du coup de folie des jaloux dont la main peut ne pas affirmer la cruauté), un assassinat où entre de la sauvagerie, ne peut guère sortir d'une main de bonté. L'écriture ronde d'Almazian corroborait déjà les dires de son entourage. Sa main le confirme : il n'est pas de ceux qui sont capables de tuer avec cynisme et brutalité et qui ont l'indifférence du sang versé.

3° En chiromagie criminalistique, l'aspect du pouce est important. On a repéré depuis longtemps, qu'il existait une sorte de « pouce meurtrier » reconnaissable à sa raideur, à sa première phalange « en balle » (l'instinct de violence élargit cette phalange au point qu'un simple bombement, à la face interne, indique déjà la tendance à l'impatience), à sa deuxième phalange courte (manque de logique). Dans le crime pour vol (ce dont on accusait Alma-

zian) la ligne de tête, en général, se recourbe vers la base de l'auriculaire, c'est-à-dire, vers le mont de Mercure, signe d'avidité d'argent. Or, l'inculpé de naguère ne présente rien de tout cela qui, je le répète, n'entraîne pas forcément au crime, mais, du moins, peut y prédisposer.

Je me suis amusé à dresser aussi le thème astrologique d'Almazian. J'y ai trouvé la captivité possible et le dur renversement de position, le heurt de la destinée, qu'il a subis. Mais, comme il a écrit ses mémoires, les incrédules auraient beau jeu à prétendre que mes indications sont trop faciles. Je me contente de dire, par l'aspect des mains, qu'Almazian me paraît devoir connaître le ciel bleu après l'orage. Il a de très bons rameaux ascendants sur la ligne de vie, dont un escalade même le mont Jupiter, d'où part également un rameau de la ligne de cœur, toutes indications de veine future. Sa ligne de chance (celle qui aboutit à l'annulaire) est bien marquée. Et, finalement, s'il a connu de rudes épreuves (paume un peu creuse), il peut espérer aller maintenant vers une destinée heureuse que, ma foi, il aura bien méritée.

M. C. POINSO.



Empreinte de la main gauche d'Almazian prise au papier Radio-Photo en vue de son examen chiromagique.

LA BONTÉ

(1) Voir *Détective* à partir du n° 76.

Copyright by Michel Almazian. — 1930.

Tous droits de traduction, d'adaptation théâtrale et cinématographique réservés pour tous pays, y compris la Russie.

FAITS DIVERS



An cours d'un office célébré le jour du Vendredi-Saint dans une église de Pitești (Roumanie), le feu ayant été communiqué par un cerier à une tenture, tout l'édifice, construit en bois vieux d'un siècle, fut en un clin d'œil transformé en un brasier. Les fidèles se ruèrent vers l'unique sortie dont la porte, malheureusement, s'ouvrait en dedans. L'assistance entière se trouva ainsi prise dans la fournaise. Il y eut plus de cent victimes. La photographie ci-dessus, prise par notre correspondant, nous fait assister à la scène déchirante d'une mère qui vient de reconnaître dans un cercueil le cadavre carbonisé de son enfant. C'est une autre scène semblable et non moins poignante que représente la photographie que nous publions en page 16.

La vie mouvementée de Theeuwissen aventurier hollandais et escroc

Lyon (De notre correspondant particulier.)

THEEUWISSEN, d'origine hollandaise, est né à Saint-Josse (Belgique) le 24 mars 1874. Sa première condamnation lui a été infligée à Bruxelles en 1895; sa vie d'escroc commençait.

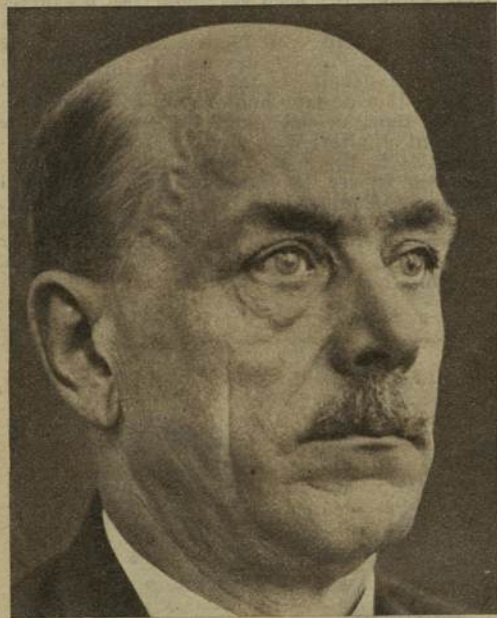
Il vint à Lyon en 1916 et installa 15, rue Sala, un cabinet d'ingénieur. On était en pleine guerre; Theeuwissen, repris de justice, était suspect au point de vue national. Sa correspondance passait au cabinet noir. Il écrivait alors pour se plaindre au Procureur de la République.

Le résultat ne se fit pas attendre: on envoya le Hollandais dans un camp de concentration. Mais il n'y resta pas longtemps! Comment parvint-il à en sortir? Lui seul pourrait le dire, mais l'aisance et la rapidité de sa libération en disent long sur son art du « débrouillage ».

Une forme originale de l'industrie et du commerce

En 1918-1919, à Paris, il logea successivement: rue Manuel, rue des Martyrs, rue Cadet, rue Marcadet.

C'était tantôt M. Lesueur, tantôt le comte Jean de Maillard. En dernier lieu, à Paris, cent



Théodore Theeuwissen.

personnes étaient prêtes à affirmer qu'il s'appelait M. Roux.

M. Roux cherchait une situation digne de ses capacités. Une occasion s'offrit à lui. Il se présenta au directeur général d'une importante firme de jouets et lui fit ses offres de service:

— J'ai dirigé en Allemagne, dit-il, une kolossale fabrique de poupées. Je pourrais vous apporter des procédés fort intéressants dans un poste semblable.

— Peut-être, répondit l'industriel, mais encore me faudrait-il des preuves de votre savoir-faire.

— Ce soir même, vous les aurez, acquiesça « M. Roux ».

Et en effet, le soir même, il apportait une série de poupées d'une finesse rare, qu'il dit avoir été fabriquées sur ses indications. (On sut par la suite que ces remarquables jouets lui avaient été confiés par un ami.)

Enthousiasmé, l'industriel l'engagea pour diriger une de ses usines. Mais Theeuwissen n'était pas partisan des situations régulières.

Un ami avait mis à sa disposition un petit local, rue Bergère. Theeuwissen y fit poser une plaque « Appareils de précision pour l'industrie chimique — Bureaux techniques ». Puis, sur du papier à lettres de même en-tête, il fit des offres de services à « M. Roux » pour la fabrique de poupées qu'il dirigeait. Il acheta ainsi, sans en avoir qualité, du matériel... à lui-même, et cela, bien entendu, à des prix exorbitants.

Sa gestion était incohérente et fantaisiste. Il éludait les difficultés et évitait de parler de questions techniques avec ceux qui les connaissaient bien mieux que lui. Ses achats firent déborder l'indignation du directeur général. On le congédia.

Alors il quitta Paris. Longtemps après son départ, sa concierge reçut des visites de créanciers et de garçons de recettes.

En 1925, à Bordeaux, Theeuwissen fit à quelques bijoutiers le coup du chèque sans provision. Pincé, il fut condamné à cinq ans de prison. Il réussit à convaincre le médecin aliéniste de la nécessité de l'interner. Il alla ainsi échouer à l'asile de Bassens (Savoie).

Évasion, escroqueries... et souricière

Le 31 décembre dernier, sa femme, qui vit à Lyon séparée de lui depuis longtemps, recevait la lettre que voici, datée de Bassens, de la veille:

Chère Lil,

« Il ne faut jamais négliger les intuitions, surtout sur cette terre française bercée pour le moment par la philosophie de Bergson. J'ai été subitement troublé par une intuition précise qui me dicte de quitter subitement cette maison où m'attendent les pires infortunes. Je pars donc ce soir, par le rapide de 8 h. 30, pour la Hollande... »

Il s'était évadé, en effet. Il ne tarda pas à revenir à Lyon. Là, il alla voir M. Legris, marchand de biens, et lui demanda s'il avait un hôtel à vendre.

M. Legris le conduisit dans le département de l'Ain et le mit en relations avec un propriétaire d'hôtel qui voulait céder son fonds. Theeuwissen fit traîner les pourparlers; ce qu'il lui fallait, c'étaient ses entrées sans contrôle dans l'établissement. Alors, dans un journal lyonnais, il demanda par annonce une gérance avec apport de 10.000 francs.

Une jeune veuve se présenta bientôt. Theeuwissen lui fit visiter l'hôtel — dont il se prétendait propriétaire — et lui soustra 10.000 francs en lui promettant la gérance de cet établissement qui ne lui appartenait pas.

Puis il changea de spécialité et offrit un « poste consulaire lucratif à homme d'esprit mondain ayant déjà quelque surface ».

Un ingénieur, M. Mathieu, lui répondit. Sous prétexte de constitution de dossier, Theeuwissen lui demanda 3.000 francs. Puis il revint à la charge et, quelques jours plus tard, réclama encore 120 dollars.

Mme Mathieu flaira l'escroquerie et conseilla à son mari de prévenir la police. L'inspecteur-chef Morand et l'inspecteur Béjat, de la sûreté, attendirent, cachés dans l'appartement, la venue de l'escroc, qui devait venir chercher les 120 dollars. Lorsque la somme fut versée, ils firent irruption dans la pièce.

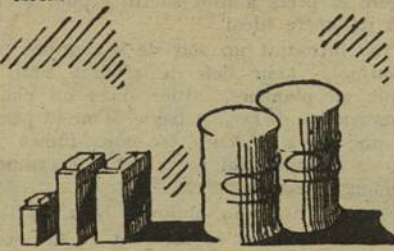
Theeuwissen était à nouveau pincé. Il ne lui restait plus alors que 3 francs 50 !

J. BARRAUD.

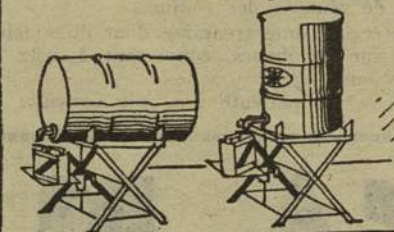
Le Détective E. GODDEFROY
ex-Officier Judiciaire
8, rue Michel Zwaab - BRUXELLES

Pour votre garage Particulier

Nos emballages spéciaux pour garages particuliers vous font réaliser une économie sensible sur le prix d'achat par petites quantités.



Nous conseillons surtout : Nos bidons de 5, 10 et 20 litres, capsules, très maniables et parfaitement étanches. Nos tonnelets métalliques de 40 et 60 litres, munis de leur robinet spécial à débit rapide; d'une étanchéité absolue, livrés tous orifices plombés.



Pour supporter notre tonnelet, nous mettons d'autre part à votre disposition notre chevalot breveté, démontable, très pratique et peu encombrant (qui convient soit pour le tonnelet de 40 litres, soit pour celui de 60 litres). Sur demande, envoi franco du prospectus contenant photo et conditions.

spido
l'huile de sécurité

S.A. A. ANDRÉ Fils - 6, r. Tour des Dames - PARIS



Vos lames durent plus longtemps

si vous les nettoyez de cette façon.....

Le meilleur des aciers lui-même s'altère à l'humidité, et il est évident que vos lames ne conserveront leurs qualités que si vous en prenez soin. Il importe surtout de bien les nettoyer et de bien les sécher.

Vous n'avez qu'à démonter votre rasoir et en laver la lame à l'eau courante.

Essayez-la avec une serviette, en allant du centre vers le tranchant auquel il ne faut jamais toucher.

Employez les lames Gillette, ce sont les meilleures et les plus durables.

Fabriquées avec un acier suédois de la meilleure qualité, elles sont vérifiées de la façon la plus rigoureuse au moyen de machines spéciales réglées au centième de millimètre.

Gillette

GILLETTE SAFETY RAZOR S. A.
3, Rue Scribe, Paris, (IX^e)



NOUVEAU COURS PRATIQUE

d'Hypnotisme et de Suggestion

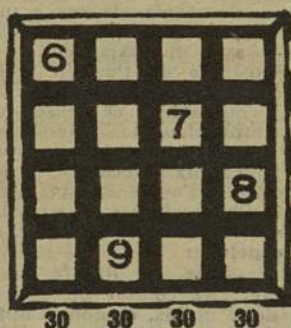
L'INFLUENCE PERSONNELLE

sur les autres et à distance

par le Professeur R.-J. SIMARD

Un volume illustré franco recommandé 22 francs

Librairie ASTRA 12 rue de Chabrol, Paris X^e



GRAND CONCOURS DE CHIFFRES

Tout lecteur qui remplira les cases vides avec des chiffres, de façon que chaque rangée additionnée donne le chiffre 30 et dont la solution sera exacte, recevra une ŒUVRE D'ART d'une valeur de 75 francs. Envoyer la réponse en y joignant une enveloppe timbrée portant votre nom et votre adresse, à Monsieur GATUNG, directeur du Service des Concours, 110, av. de Saint-Ouen, Paris-18^e.

(DETECT.)

TOUT A CRÉDIT
CONDITIONS UNIQUES
SPECIALITÉ DE TROUSSEAUX PRIMES
SANS VERSEMENT D'AVANCE
ETABL' G. VIDAL
14, SQUARE CLIGNANCOURT
PARIS
MÉTRO: SIMPLON
TÉL.: NORD 57-71.

Vient de Paraître

Les Nuits du Yang-Tsé

par ANDRÉ BERNIS

«...Livre d'aventures écrites, vigoureuses et riches de sève dominées par l'âme fascinante du Fleuve...»

J. KENNEL

LES ÉDITIONS DE FRANCE
20, av. Rapp. — 12, fr.

OMBRES DE PARIS

Roman policier inédit de Pierre Mac Orlan

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

La chanteuse Marie-Chantal Fosseuse, du « Soleil Noir », l'antiquaire Eloi Mutter, le Bulgare Lucien Flahaut, critique d'art au « Cri des Cœurs », le médecin Simon Saint-Thierry et l'ouvrier Louis Fraipont, qui ne se connaissent pas, ont été réunis par un message mystérieux à la buvette du Bal des Papillons, dont le patron Noël le Caïd vient d'être assassiné.

Conduits au commissariat de Boulogne, ils sont relâchés, après vérification d'identité : sauf Louis Fraipont qui habite en garni.

Les quatre libérés ont fait connaissance, et des relations suivies se sont établies entre eux. Marie-Chantal Fosseuse a



Mutter demande à Marie-Chantal de l'avertir si elle rencontre Hortilopitz.

même épousé Simon Saint-Thierry, lequel lui a avoué appartenir à la police. « Aussi, confie-t-il à sa jeune femme, n'avez-vous rien à craindre. » Et, désirant changer d'air après les événements dramatiques auxquels tous deux venaient d'être mêlés, ils sont partis, en voyage de noces, pour Barcelone.

Mais une mystérieuse rencontre les a obligés à quitter la belle cité catalane. Depuis son retour à Paris, Marie-Chantal sent un malaise peser son bonheur... la gêne installée dans le ménage et l'attitude de Simon, compliquée de mensonges, l'inquiète...

Une occasion fortuite rassemble de nouveau en un dîner tous ceux qui furent mêlés, sans le vouloir, à l'assassinat du « Caïd ». La conversation roule naturellement sur ce sujet.

CHAPITRE XI (1) (suite)

Vous serez convoquée. — Je garde l'impression que celui qui me parlait n'était pas un étranger, dit la jeune femme... Il n'y avait pas d'accent... puis, comme se parlant à elle-même, peut-être une manière assez particulière de traîner sur la fin de certains mots... Ce n'est pas une indication sérieuse. Cette histoire me fait peur et je n'aime pas qu'on en parle.

— J'irai avec vous, fit Maugarenne. Il regarda le plat d'huitres. J'ai mangé mes douze. A mon avis, Messieurs, retenez bien ce que je vais vous dire, on ne trouvera jamais le ou les assassins de Noël-le-Caïd. A cette heure, ils sont loin.

— Parbleu, fit Eloi Mutter, depuis, ma foi, près de deux ans. — A Barcelone, il y a un an, dit Saint-Thierry, j'ai entendu parler de cette affaire, ô! fortuitement, un après-midi dans une petite boîte du Paralelo, où chantait une fine petite poule catalane dont la voix de fillette dominait tous les cuivres.

— Alors, demanda posément Marie-Chantal. — Alors, j'entendis derrière moi un homme qui s'adressait à un autre, dire ceci : « Cette petite je l'ai connue à Paris, au Bal des Papillons, chez Noël-le-Caïd, quelque temps avant... » Je n'entendis pas la suite. Mais je compris qu'un de ces deux voisins à qui je tournais le dos avait signifié à l'autre de se taire. Dix minutes plus tard, je me levais pour sortir. J'aperçus les deux types. L'un était vieux, soigneusement vêtu, un vieil homme quelconque, un gros marchand de biftecks, et l'autre était petit et râblé : on pouvait mettre toutes les professions sur son visage. C'était à mon avis un employé aisé et roublard, peut-être dangereux. Le danger se lit difficilement dans les yeux de ceux qui le promènent avec eux.

— Vous n'avez pas raconté cela au juge? demanda Eloi Mutter. — Ma foi non. L'affaire me paraissait enterrée depuis cinq ou six mois... Saint-Thierry se leva. Quelqu'un dit, en descendant l'escalier au-dessus de leur tête : il est six heures, nous aurons le métro. — Je m'en vais aussi, fit Eloi Mutter... Attendez-moi, je règle ça et je vous suis. Puisque nous habitons dans la même direction, nous partirons tous ensemble... Dans la rue gelée, Saint-Thierry se dégrisa. L'air frais du petit matin ranima également Marie-Chantal. Elle pensa : « Je pourrai peut-être m'endormir tout de suite en rentrant. » Flahaut, Maugarenne et Saint-Thierry marchaient en avant.

Derrière leur groupe, à quelques mètres, Marie-Chantal suivait, accompagnée par Eloi Mutter. — Ça va, petite Madame? Pas trop fatiguée... Il baissa la voix : Je suis votre ami, vous savez, et vous pouvez avoir confiance en moi... Peut-être aurez-vous besoin d'une amitié. Oh! j'oubliais. Je voulais vous demander un petit service. Si quelquefois — car je sais qu'il est à Paris — un grand et fort Espagnol que l'on appelle le capitaine Juan Hortilopitz venait demander votre mari, prévenez-moi. C'est un gaillard qui me doit dix mille pesetas. Et c'est malheureusement un grand ami de votre mari. Simon qui sait que Juan Hortilopitz me doit de l'argent, ne me préviendra jamais de sa visite pour ne pas jouer un sale tour à son ami. Je le comprends. Mais vous, vous pouvez me prévenir. Ce n'est pas une trahison bien méchante, puisqu'elle ne fera du tort qu'à un panier percé sans grand intérêt. Hortilopitz sera bien forcé de me payer, car je sais qu'il a de l'argent en ce moment. L'essentiel est de le rencontrer. Voulez-vous me prévenir?

— Je le veux bien, dit Marie-Chantal. — Merci. Mais pour l'amour de tout ce que vous voudrez, ne parlez pas de ça à votre mari. Je ne reverrais jamais mes pesetas.

Un matin de décembre, malgré le froid, Saint-Thierry se leva de bonne heure. Il prit toutes les précautions pour ne pas réveiller Marie-Chantal inutilement. Celle-ci se redressa dans un sursaut :

— Où vas-tu ? — Dors, je vais essayer de trouver de l'argent pour payer la chambre...

Simon ferma les rideaux devant la fenêtre et posa sur la table de nuit une pièce de quarante sous : elle représentait le déjeuner et le dîner de Marie-Chantal. A ce moment, il pencha la tête, car il venait d'entendre un léger sifflement assez particulier qui venait de la rue. Marie-Chantal l'entendit également et elle ne se douta pas un seul instant que ce fût un signal. Saint-Thierry ouvrit la porte tout doucement, et sortit en la refermant avec les mêmes précautions.

Alors Marie-Chantal sauta en bas du lit, alla pousser le verrou de la porte, et, revenant à la fenêtre, écarta légèrement les rideaux de velours râpé, afin de regarder dans la rue. Elle aperçut en face, le nez levé dans la direction de leur fenêtre, un homme qui ressemblait à un boxeur poids lourd. Il était coiffé d'un large feutre beige de fabrication américaine.

— C'est l'Espagnol! pensa Marie-Chantal à haute voix.

Sans trop savoir quel but elle poursuivait, elle se dépêcha de faire sa toilette et de s'habiller. Il pouvait être dix heures du matin. Eloi Mutter ne tarderait pas à ouvrir les volets de sa boutique.

— Je n'ai pas un sou, dit Juan Hortilopitz. J'ai pensé que vous pourriez m'aider pour vivre ici quelques jours. Je garde un passage pour Buenos-Ayres. C'est payé. Barcelone est intenable. A Paris, je pensais pouvoir emprunter quelques milliers de francs pour ne pas arriver là-bas les mains vides. André Bossette a fermé son bar. Il s'en est allé avec la caisse de l'Association. Si je retourne là-bas, dans ce pays, d'où je n'aurais jamais dû revenir, c'est pour le tuer dès que l'occasion s'en présentera.

— Je suis moi-même dans la misère, répondit Saint-Thierry. Tout se ferme automatiquement devant moi. Je ne peux plus nourrir ma femme, la petite Marie-Chantal.

— Il ne faut pas rester plus longtemps ensemble, dit Juan Hortilopitz. Les rues, pendant la nuit, sont peuplées de signes. Adieu...

— Si vous pouvez me faire venir à Sao-Paulo, fit Saint-Thierry, je suis tout prêt à m'embarquer. Nous pourrions, encore une fois, travailler en commun.

Juan Hortilopitz grimaça en esquissant un geste de découragement : « Il ne faut pas compter sur ce voyage. »

Il regarda derrière lui et s'engagea dans une petite rue à sa droite, sans se préoccuper de son compagnon.

Simon remonta dans sa chambre et demeura debout, devant le radiateur, sans même tirer son pardessus et son chapeau. Il tendait l'oreille à tous les bruits, semblable à un lapin à la porte de son terrier, avant une battue. Il entendit dans le couloir un pas rapide, bien martelé par les hauts talons. Il reconnut sa femme. — Marie-Chantal ouvrit la porte. Simon se tint sur la défensive.

— Déjà de retour ? fit-elle. As-tu trouvé des sous ?... Il faut payer la chambre. Rebicant m'a menacée ce matin de nous mettre à la porte...

— Demain, j'aurai des sous...

— Ah ! je vais m'en aller, fit Marie-Chantal.

— J'aurais bien voulu faire mieux, dit Simon sur un ton sincère, d'une inexplicable tristesse.

Marie-Chantal sentit que sa colère s'effaçait et devenait lointaine... Elle appelait ça : le fading. Pourtant, elle développa sur le lit un journal déjà vieux de quelques jours et qu'elle tenait à la main. Elle chercha longtemps, page par page : « As-tu lu cela ? », fit-elle simplement, en posant le doigt sur un entrefilet imprimé modestement.

Simon parcourut l'article d'un coup d'œil :

— Oui, je sais, fit-il, c'est ce que Flahaut nous racontait, il y a quelques jours, au Renard. La police croit avoir trouvé une piste à Barcelone. Il y a longtemps que j'ai soumis à Seedlair cette hypothèse. Nous nous sommes même fâchés à ce sujet. C'est un ladre et les frais de déplacement lui semblaient exagérés.

— Tu devrais aller voir Seedlair et lui mettre cet article sous le nez.

— Trop tard...

— Le capitaine Juan Hortilopitz est peut-être au courant de la question.

— « Quoi, qu'est-ce que tu dis ? Où as-tu ?... Qui t'a dit... ? »

Simon, le visage enflammé, bafouillait lamentablement.

Marie-Chantal s'était reculée contre la porte. Elle tenait le bouton d'une main :

— Gueule, et j'appelle Rebicant !

— Tu es folle, folle à lier. La misère te tourne la tête. C'est aussi de ma faute, mais qu'y puis-je ? Depuis deux mois que je tente vainement de trouver une place. Flahaut est un lâche, Eloi Mutter aussi... Tout le monde m'abandonne. Juan Hortilopitz est un vieil ami. Comme il était de passage à Paris, j'ai tenté de lui emprunter dix mille francs. Ma tentative a échoué.

« C'est simple et décourageant. Où as-tu appris que Juan Hortilopitz était ici ?... Veux-tu parler. » Il bondit sur elle...

— Je l'ai appris bien simplement, dit Marie-Chantal. Il est venu hier ici, pendant ton absence, et c'est moi qui l'ai reçu. Rebicant n'était pas là... Il n'y avait personne en bas. J'allais sortir et j'ai vu ce monsieur dans le couloir. « Monsieur

Saint-Thierry habite-t-il ici ? » me demanda-t-il. Je lui répondis que j'étais sa femme. « Quand pourrai-je le rencontrer ? » Je lui ai dit que tu serais là, ce matin, de bonne heure. Je m'étonne qu'il ne soit pas monté tout à l'heure. Ce n'était vraiment pas la peine de se méfier de moi au point de siffler un appel devant les fenêtres.

— Juan Hortilopitz est un original. N'en parlons plus, puisque je n'ai pas réussi à lui emprunter de l'argent.

Simon fouilla dans sa poche et il lança sur le lit une poignée de sous et de billets.

— Il me reste vingt-huit francs... Voilà la réalité.

Marie-Chantal s'émerveillait elle-même d'avoir pu expliquer, sans trahir Eloi Mutter, par quels moyens la présence de Juan Hortilopitz dans le monde lui avait été révélée.

Les jours qui suivirent cette explication où pour la première fois depuis son mariage Simon se laissa dominer par la colère, furent sinistres. Ce fut encore Eloi Mutter qui paya la chambre pour la semaine en retard et celle qui était commencée. Saint-Thierry et sa femme respirèrent. Ils se sentaient assurés d'un gîte pour une dizaine de jours.

Marie-Chantal évita de faire allusion à la visite de Juan Hortilopitz.

Son mari ne lui parlait presque pas. Il s'en allait vers midi, revenait au matin, les souliers boueux, quelquefois rasé de frais, le linge douteux. Il se couchait sans dire un mot. Parfois, Marie-Chantal se réveillait en sursaut, elle ouvrait les yeux tout grands. Elle apercevait alors Saint-Thierry qui la regardait, toujours sans parler.

Le film dont Marie-Chantal paraissait l'unique spectatrice s'associait à l'étrange impression que lui avait donnée la voix de son mari, un jour déjà lointain qu'il lui téléphonait. Elle apercevait, comme en surimpression, le corps diminué du vieillard assassiné et les témoins qui dansaient autour d'un pas tragique et burlesque. En vérité, c'était une assemblée de pantins malfaisants qui s'animait dans la chambre du vieux. Saint-Thierry, Mutter, Flahaut et le garçon de garage dont elle ne se rappelait plus le nom, n'étaient que des pantins. Elle seule possédait une âme, une petite âme délicatement enfermée comme un pavot fripé et fragile dans sa cangue. Et pour cette raison qu'elle seule était humaine, Marie-Chantal sentait que la peur aurait raison de son intelligence et que peut-être l'heure de sa mort n'était pas très éloignée.

Saint-Thierry, couché sur le dos et pâle comme un mort, guettait patiemment le sommeil de sa femme. Lui aussi devenait le spectateur d'un film qui interprétait peut-être avec plus de précision le sujet commun dont ils ne parlaient jamais l'un et l'autre que pour se terroriser et se craindre mutuellement.

Une nuit, Saint-Thierry essaya de tendre un piège à Marie-Chantal qui paraissait endormie. Il simula lui-même le sommeil et se mit à prononcer des mots sans suite. Il gémissait et son corps se détendait avec des soubresauts de chien de chasse. Il prononça cette phrase : « Jean Hortilopitz, cette fois je ne serai pas des vôtres. »

Marie-Chantal découvrit son oreille cachée par le drap et, retenant son souffle, elle écouta.

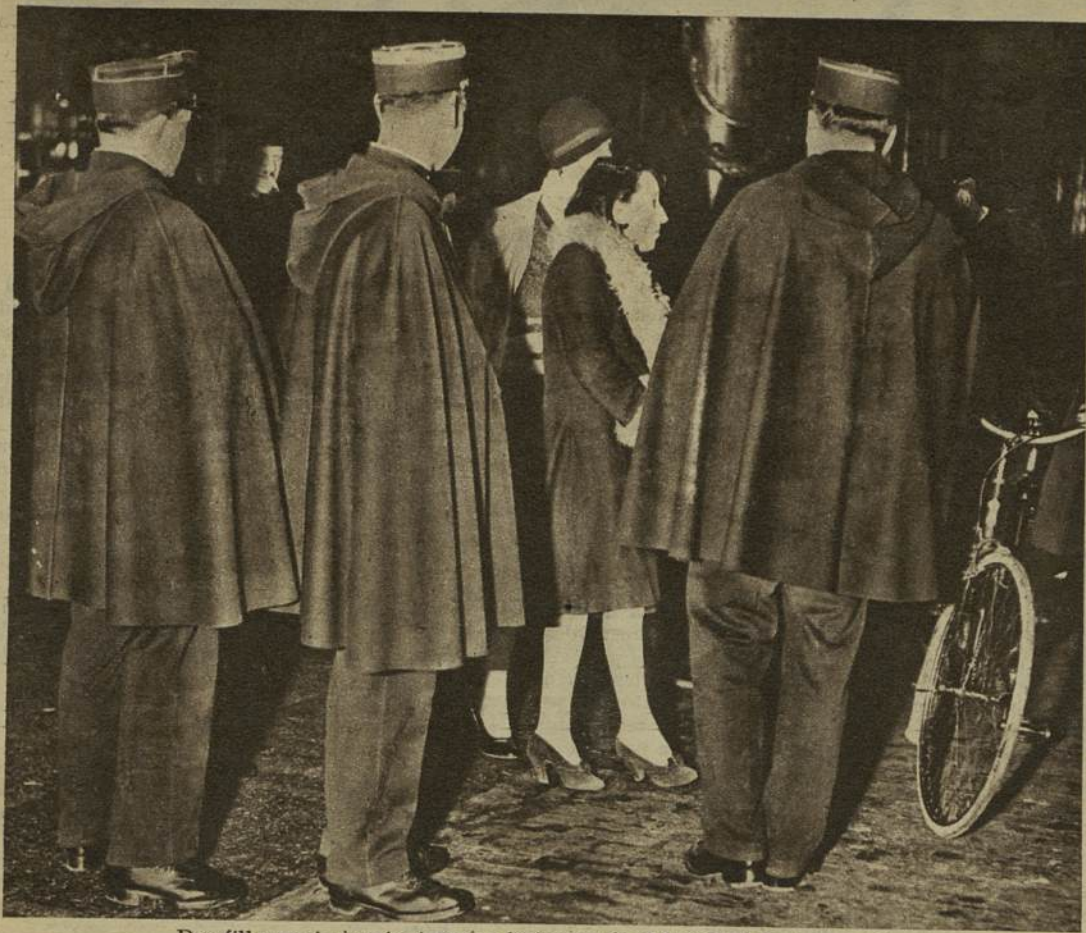
(A suivre.)

(Illustrations de Germaine Krull.)



Marie, seule spectatrice du film qui se déroule sous ses yeux, épie le sommeil de son mari.

NUITS DES



Des filles, qui n'avaient pas eu le temps de s'abriter, furent capturées.

II. — Les deux rondes

EST peut-être le dimanche soir, quand les pavillons dorment, grilles closes, que les nuits des Halles revêtent leur aspect le plus secret et le plus pathétique. Il y a dans le spectacle des allées balayées et brillantes, des boutiques treillagées, pleines de ténèbres, des rues vides sous les hautes galeries silencieuses, un air de navrant abandon qui surprend et qui angoisse.

C'est par une de ces nuits-là — la nuit de Pâques — que j'ai suivi depuis la rue du Chemin-Vert, un détachement de l'Armée du Salut qui allait faire sous les pavillons sa ronde de charité.

Mistress Bosch, la commandante, qui dirigeait l'expédition, nous conduisit, sans hésiter, à l'allée centrale. L'allée centrale est, le dimanche soir, un dortoir commode aux sans-logis. Quand nous arrivâmes, plus de cinquante gueux, alignés le long des grilles, dormaient sur le trottoir.

Le premier de la rangée ressemblait à un vieux sac abandonné. La commandante s'approcha du sac, s'agenouilla :

— Voulez-vous un peu de soupe?

Alors le sac frémit, se souleva. Sous le sac, il y avait un homme. L'homme gémit, mal éveillé, écarquilla des yeux chassieux, n'osa pas comprendre, comprit, tendit des doigts noirs déformés par la misère. Il ne sourit pas — on a désappris le sourire quand on dort sous un sac — mais il plongea avec avidité dans le quart fumant, la broussaille informe de son visage.

Et la distribution commença.

Un officier à casquette plate poussait la voiture à bras, chargée d'une marmite emmitouflée. Quatre femmes, en longues pélerines bleues et en chapeaux à cabriolet, distribuaient la pitance. Militairement vêtues, les salutistes s'appelaient par leurs grades: capitaine, lieutenant, cadets. Mais, les gîte-au-vent les nommaient Monsieur et Madame.

Ils arrivaient, sans hâte, et attendaient leur tour, sans impatience. Serrés, ils mangeaient, silencieusement, concentrés, comme il convient pour un acte grave, presque sacré, puis remerciaient poliment, et retournaient à leur tanière.

D'autres, vautreés sur des litières de paille, n'osaient point quitter leur place. Ayant fait leur nid, ils en craignaient le pillage. A l'appel des officiers aux chapeaux enrubannés, penchés sur eux comme les infirmières du champ de bataille de la détresse humaine, ils se dressaient sur leurs guenilles et buvaient, à petites gorgées, le bouillon épaissi de pois cassés!

Ces mal vivants tenaient, sur le trottoir

des Halles, où ils avaient élu leur précaire domicile, moins de place que les morts. Habités à se blottir dans les encoignures, dans les fissures d'ombre, ils étaient là, recroquevillés sur eux-mêmes, les genoux haussés vers le menton, la tête baissée sur la poitrine. Le froid, la vermine et, l'habitude de n'avoir pour chambre que la rue ouverte à tous les vents, réduisaient leur envergure.

Sous la plaque de « l'Entrepôt frigorifique », un homme dormait, raide sur le ciment, corps voué à la fosse commune, et semblant déjà appartenir à quelque service de dissection.

Plus loin, un couple couché sous des toiles d'emballage refusa tout d'abord le secours des salutistes. L'homme, dont on n'apercevait que la mousse grisâtre de la barbe, ronflait sur la poitrine flétrie d'une vieille à cheveux blancs, dont la face tuméfiée, violacée, secouée de grimaces, avait quelque chose de grotesque et de tragique. La crasse durcie sur ces corps jamais lavés dégageait une belle puanteur.

— Un peu de soupe, ma bonne dame, pour vous et votre mari.

De la soupe, s'exclama la vieille, furetant de ses deux mains dans sa tête, ça nous fera une belle jambe, c'est de l'argent pour sortir de là, qu'ils nous faudrait...

Un litre vide gisait à côté d'eux. — Pour acheter encore du vin, sans doute? dit la lieutenant, avec douceur.

La vieille se dressa, furieuse, un rictus de colère sur la bouche:

— De quoi? C'est ce qu'ils appellent la charité! Venir espionner les gens! Elle se paie leur charité! Eh va donc, saloperie!

La lieutenant sourit et mit dans les mains de la vieille un quart de soupe. Brusquement calmée, la mégère se confondit en compliments.

— Merci, ma bonne dame, on peut bien accepter votre soupe, elle est rudement bonne. Pour sûr qu'au restaurant, on l'aurait pas meilleure.

Elle but si lentement que la voiture prête à repartir dut attendre qu'elle rendît le bol. Puis elle se recoucha, méfiante, et reposa sur sa poitrine la tête endormie de son compagnon de misère.

Nous poursuivîmes notre ronde.

Au coin du pavillon de la volaille, un grand gaillard, aux yeux rouges, dans un visage ravagé, s'approcha.

— Mesdames du Salut, mes respects.

Et il s'inclina, gêné, comme s'il s'excusait d'une inconvenance. On sentait qu'il avait un plus vif désir de réchauffer son cœur, que de boire le bol de soupe qu'on lui tendait.

— Il y a longtemps que vous venez ici?

— Depuis deux jours. Ne pouvant plus payer ma chambre, on m'a mis à la porte. Alors, comme tant d'autres, je suis venu échouer aux Halles. Mais je n'ai pas encore pu dormir. Vingt fois, j'ai essayé de m'allonger dans un coin, de m'abriter derrière une caisse, de me laisser emporter par la fatigue, d'oublier ma déchéance. Je n'ai pas pu. Il faut que je marche. Mais où aller? Paris me fait peur, avec ses rues hostiles, ses façades aux persiennes closes, ses hôtels où, faute d'argent, je ne peux demander asile, et ses ponts, sous lesquels l'eau luisante et noire donne le vertige. Seules, les Halles me retiennent, parce qu'ici, la misère, la déchéance des autres vous entoure et vous protège...

Au loin, des noctambules passaient, bras-dessus, bras-dessous, chantant à pleines gorges, tous gens bien pourvus d'un domicile, mais qui n'y voulaient point rentrer.

Le Vagabond malgré lui, continua:

— Moi, mon histoire est toute bête. Je suis comptable de mon métier. Je pourrai vous montrer mes références. J'ai travaillé dans les maisons les mieux cotées de la place. J'étais sérieux et considéré. J'avais femme, enfant, villa en banlieue. J'étais comblé. Je n'attendais plus rien et, pourtant tout — et le pire — m'attendait.

Il fit un effort pour respirer, comme si quelque chose de dur avait soudain obstrué sa gorge, puis, il reprit:



Au poste de police, on avait entassé...



Penchées sur eux, les officiers de l'Armée du Salut.

— Le début, c'a été l'abandon de mon foyer, un soir, où de mauvaises raisons m'enflammaient la tête... Puis la noce a suivi, la vilaine noce, où chaque jour on enlève un peu plus sa raison. Puis le vol. Mon patron étouffa l'affaire, mais je perdis ma place. Il était encore temps, peut-être, de me relever. La maladie s'en mêla. D'hôpital en hôpital, de déchéance en déchéance, j'en suis arrivé où vous me voyez ce soir: le ruisseau. Etre pauvre, ce n'est rien. On a une adresse, un métier, une famille. On peut fort bien vivre pauvre. C'est un état social consolidé. Un pauvre se lave et mange tous les jours, il dort à l'abri de la pluie. Les misérables de mon espèce sont, eux, hors du logis, hors de la propreté, hors des lois sociales. Regardez-les, monsieur, vautreés dans leur pourriture. N'est-ce pas, pour Paris, une singulière ironie, presque un châiment, d'avoir un même lieu de rassemblement nocturne pour sa nourriture et pour ses vagabonds. Dans ces cageots, sur lesquels, cette nuit, il appuient leur tête pouilleuse, demain on emballera les beaux fruits dorés qui se mangent crus. Contre ces grilles, où la misère de la rue a, toute une nuit, frotté sa vermine et lancé ses crachats, demain viendront s'entasser les boîtes de salades et les gerbes de fleurs. Que faire? Nous noyer comme des chiens galeux ou nous aider à remonter la pente du fossé?... Ce n'est pas à moi à répondre...

La commandante s'approcha.

— Voulez-vous venir demain me voir à l'Armée du Salut?

— Promis? insista l'officière.

— Je ne sais pas. Que pouvez-vous faire pour moi?

— Mais si, venez, vous verrez. A demain!

— A demain, madame!

Je ne sus à ce moment quelle main j'avais

envie de serrer avec le plus d'effusion...

La ronde des salutistes s'arrêta, cette nuit-là, rue au Lard. Il y eut à l'arrivée de la voiture-soupière, le même mouvement d'être qui sortent des tombes. Il fallut approcher la lanterne pour découvrir, derrière les voitures des quatre-saisons, les corps accroupis des derniers clochards. Quand tout le monde fut servi, une des lieutenantes annonça qu'il restait encore un peu de soupe. Une vieille, emmitouflée de la bouche aux sourcils, dans des loques noires, s'approcha alors, portant un chat sur ses épaules.

— Si ça ne vous fait rien, madame, je la prendrai, pour lui... La pauvre bête sera heureuse de prendre du chaud... Les bêtes, n'est-ce pas, c'est comme le monde... Il y en a d'heureuses et de pas veinardes...

■ ■ ■

Trois jours après, je suis retourné aux Halles, suivant une autre ronde. Ce n'était point, cette fois, une femme à redingote puritaine qui dirigeait le cortège, mais M. Caron, commissaire de police de l'arrondissement.

M. Caron ressemble, avec son large chapeau noir et sa moustache retroussée, à quelque compteur débonnaire et désabusé.

Il prit un pas de flâneur pour nous conduire sur le terrain des opérations: les berges de la Seine, d'abord, le Sébasto ensuite, les Halles enfin.

Tout de suite, la chasse commença. Inspecteurs et gardiens marchaient, en éventail, sur les trottoirs. Les cyclistes, leurs machines à la main, longeaient les bordures.

Un brigadier réveilla d'abord un dormeur, affalé sur un banc, sous la clarté crue des lampadaires. L'homme ouvrit des yeux ronds devant l'uniforme aux boutons de métal.

— Ah! ça, par exemple!

— Allons, debout, ce n'est pas un endroit pour dormir...

— Ça, je dis pas non, mais vous savez ce que c'est...

— Vous avez des papiers, de l'argent sur vous?

L'homme, un porteur aux Halles, avait des papiers et assez d'argent pour ne pas être considéré comme un vagabond.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.

— Bon, eh bien, partez.

— Je m'en vais, brigadier, ne craignez

rien.



La ronde des salutistes s'arrêta, cette nuit-là, rue au Lard.

LES HALLES

rien, je m'en vais. Mais vous savez ce que c'est...

La raffe continua sa route. De loin, on voyait les filles fuir, leur sac sous le bras, vers les bars illuminés et les couloirs d'hôtel. Au coin de la rue Aubry-le-Boucher, un coup de filet ramena, pêle-mêle, trois femmes en cheveux et deux vagabonds en espadrilles. Dociles, ils se laissèrent emmener comme s'il se fût agi d'une simple formalité.

Nous allons tourner par la rue des Précheurs, lorsqu'un cycliste s'approcha :

— Monsieur le commissaire, il y a là deux demoiselles qui se prétendent, l'une bonne, l'autre cuisinière, mais qui n'ont sur elles aucune pièce d'identité. Elles déclarent être venues, avec un ami, manger la soupe à l'oignon aux Halles.

— Au poste, pour vérification.

Il n'était pas tard. Il était une heure du matin. Dans les rues convergeant vers les pavillons, les chevaux des maraîchers dormaient dans leurs brancards. L'odeur des légumes entassés grandissait dans l'air. Les hommes qui ordonnaient sur la chaussée des édifices de verdure et distribuaient dans la douceur du vent les parfums de la végétation maraîchère, regardèrent, sans étonnement, déboucher les agents à pélerine et leurs tristes captures.

Un peu avant d'arriver, à la hauteur de la Pointe-Sainte-Eustache, des filles qui n'avaient point eu le temps de s'abriter, furent encore capturées. L'une d'elles, que poursuivait un marin, tomba juste dans les bras d'un inspecteur.

— Protégez-moi, monsieur, il y a un type qui veut me battre.

Mais, en quelques bonds, le militaire était venu la rejoindre et, rouge de colère, la dénonçait aux policiers :

— Je viens de la reconnaître à l'instant au bar du « Père Tranquille ». Elle m'a entolée, hier, aux Halles. Quand je l'ai quittée, je n'avais plus mon portefeuille.

— C'est pas vrai, tu mens !

— Allez, en route...

Elle se joignit au troupeau des rafles. Avec son chapeau cloche et sa jupe trop courte, elle ressemblait à une arpette en rupture d'atelier.

En route. Sous les pavillons, l'escouade des miséreux vint grossir, à son tour, le cortège. Ils s'étaient mis en rang, leur sac sur le dos, comme des soldats. Une vieille femme, en chapeau de cuir, protesta pourtant :

— Parce qu'on manque d'argent pour

coucher dans des murs et qu'il faut rester dehors, on va encore crever de faim... Qui sait qui nous donnera des sous demain pour nous nourrir, si on manque notre travail de quatre heures du matin ? Oui, messieurs, moi je travaille dans la fibre. On peut se renseigner. Que je meure tout debout, si c'est une menterie.

Puis, très digne, les bras sur la poitrine, elle suivit la raffe.

■ ■ ■

Le poste de police des Halles s'ouvre rue des Prouvaires, au fond d'une cour encombrée de caisses et de charrettes où, des odeurs d'herbe fraîche et de feuilles coupées folâtraient tout le jour le long des barreaux et des rampes en fer sculpté qui montent vers le premier étage.

Cette nuit-là, l'haleine du ruisseau et la puanteur des corps pouilleux avaient eu raison des parfums de cette cour champêtre. Dans les trois geôles contiguës, on avait entassé le triste gibier des Halles. Les claques-du-bec, familiers du poste, avaient déjà repris leur attitude et dormaient, les genoux au menton, sans peut-être se souvenir qu'ils avaient entre temps, changé de « dortoir ». Les filles, le nez aux barreaux, épiaient les bruits du couloir, incapables de repos, espérant une faveur, soupesant leurs chances.

— Tu te rends compte, disait une grande



...le triste gibier des Halles.

brune en tricot rouge et en tablier plissé, je viens de me taper six semaines de « ballon », et me voilà encore dedans. Ils m'en veulent, c'est pas possible.

Deux pourtant furent relaxées peu après, vérification faite de leurs cartes sanitaires. Ces deux-là avaient des gosses.

— Qui s'occupe de vos enfants pendant que vous êtes aux Halles ? s'inquiéta le commissaire.

— Des voisines.

— Et quel âge ont-ils vos enfants ?

— Les miens ont cinq et seize mois.

Il fallut aussi liquider les cas litigieux. La ronde avait ramassé un gamin de treize ans qui errait sous les pavillons.

— Qu'est-ce que tu faisais là, au lieu d'être chez tes parents ?

— C'est mon père qui m'a envoyé aux Halles pour y chercher du travail.

Un inspecteur intervint :

— Il faut vous dire, monsieur le commissaire, que je l'ai trouvé près du square des Innocents. On rôdait déjà autour de lui.

— Qu'il dorme ici, il sera au moins à l'abri. Pendant ce temps, faites convoquer son père.

Mais c'est le lendemain matin, à neuf heures, que le véritable interrogatoire des rafles de la nuit eut lieu dans le bureau du secrétaire du commissaire.



Les gardiens vérifiaient les papiers des passants.

On les amena par fournées de cinq. M. Bailhache, le secrétaire, prit une des cinq fiches, établies la nuit par le chef de poste, et appela le premier nom.

— Bécu !

Bécu, un petit vieux au crâne rasé à la tondeuse, et aux joues rouges comme des briques, s'avança, souriant à la ronde.

— Votre âge, Bécu.

— Je suis né en soixante-douze, le lendemain de Noël, mon brave monsieur.

— Domicile. Aucun ? Bien entendu.

— Je sors tout juste de Nanterre, j'ons ni eu le temps de trouver un domicile, ni de trouver de l'argent...

— Mais, pourquoi n'y restez-vous pas à Nanterre. Vous êtes tous les mêmes. Vous ne voulez pas être enfermés. Vous préférez coucher sous les Halles. C'est le pinard qui vous manque, là-bas, hein ? Car vous aimez ça, Bécu, le pinard ?

— Ben, je vais vous dire, comme ça, par moments, c'est pas désagréable. Mais, n'est-ce pas, à mon âge...

— Au suivant... Callebasse !

Callebasse, un air de bétail rossé, avec son œil crevé, laiteux dans son orbite saignante. Sous sa veste en loques, l'homme est nu jusqu'à la ceinture.

Une grande femme robuste, au nez écrasé, au cou serré dans une fourrure rapée, apparut, portant un ventre énorme.

— Eh bien, mère Célestine, que vous est-il arrivé ?

— Ah, ne m'en parlez pas, j'ai eu le malheur d'aller voir mon ancien homme, sur la zone, il y a de ça huit mois. Voilà comment je me suis faite arranger.

— Et prête d'accoucher, vous dormez sous les Halles ?

— Faut bien que je vende chaque matin les quinze kilos de frisure qui me font vivre.

Il n'y avait rien à répondre.

Deux Belges, abrutis de fatigue, arrivés à pied à Paris depuis sept jours, succédèrent à la marchande de frisure. Ils avaient connu les nuits où l'on dort mal parce que le ventre est vide, les morsures des punaises dans les chambres-taudis, le froid à travers les trous de leurs nippes, la meurtrissure des cailloux sous leurs chaussures désémulées. Tout cela pour rejoindre Paris.

Paris, déjà, les avait rejetés à la rue. On les avait trouvés errant sous les Halles. La raffe les avait dragués vers le poste.

L'interrogatoire dura deux heures. Les réponses ne variaient guère.

— Pas d'argent.



Les gîte-au-vent se pressaient autour de la voiture-soupière. (Photo Henri Manuel)

— Pas de chemise, Callebasse ; pas de domicile, pas d'argent, n'est-ce pas ?

L'homme sortit de sa poche quelques sous et les aligna, un par un, sur la table. Il y avait, tout compte fait, trente cinq centimes.

— Et alors ?

— Je suis sorti de Fresnes, il ya deux jours. J'y ait fait six mois pour vagabondage.

— Et vous récidivez ?

— Depuis deux jours, monsieur le commissaire, comment voulez-vous que je fasse ! Je suis venu aux Halles chercher des corvées. J'attendais...

— Au suivant.

Les fournées se succédèrent. Il y avait les vieux habitués du carreau des Halles, que chaque raffe amène au poste de police. Ils entraient, souriants, dans le bureau du secrétaire, heureux de retrouver une figure familière.

— Il y a longtemps que vous ne m'avez pas vu, s'excusait un vieux cassé, au front plein de bosses.

Une clocharde déclara :

— Mon mari est en bas, vous le verrez tout à l'heure.

Pour un peu, elle aurait annoncé que toute sa famille, capturée dans la raffe, attendait au rez-de-chaussée, dans la salle du poste.

— Pas de domicile.

Telle était la litanie. Et pour tous ces sans-adresse, les Halles étaient le havre de grâce où ils venaient échouer, sûrs d'y trouver, à défaut de mieux, un peu de paille pour dormir.

— Que faites-vous de tous ces malheureux ? demandai-je au secrétaire.

— Nous relâchons ceux dont le délit de vagabondage n'est pas très caractérisé — ceux qui ont encore quelques sous — et ceux qui sortent de l'hôpital. Nous envoyons au dépôt ceux qui n'ont ni papiers, ni argent.

— Ils sont automatiquement condamnés ?

— Automatiquement. De huit à trente jours de prison.

— Et si, à leur libération, ils retombent à la rue.

— Ils sont repris et recondamnés !...

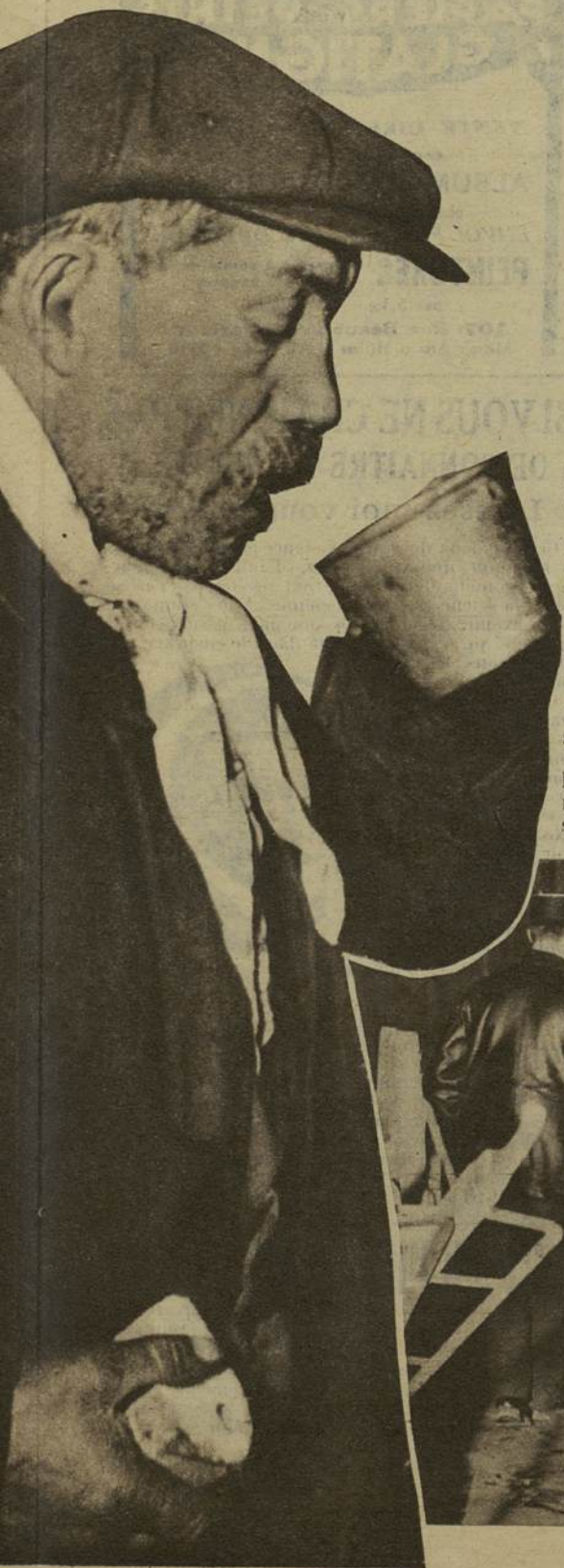
■ ■ ■

Je songeais à la réflexion du misérable de l'autre nuit :

— Que faire ? Nous noyer comme des chiens galeux, ou nous aider à remonter la pente du fossé !... Ce n'est pas à moi de répondre...

(A suivre.)

Marcel MONTARRON.



Pas de domicile ? Pas d'argent ?

GRANDS PROCÈS

Accusé à tort d'un crime, un Tchecoslovaque réclame 500.000 francs à un témoin imprudent et au ministre de la Justice

On se rappelle le crime de Louvres, cet atroce assassinat de trois ouvriers tchecoslovaques, trouvés en 1927 égorgés dans un champ.

Un compatriote des victimes, Musil, fut arrêté et, pendant huit mois, détenu ; il avait été formellement reconnu par un garçon de café, Gaillon, qui avait servi des consommations aux trois malheureux et à un quatrième personnage, l'assassin.

Le témoignage de Gaillon était le seul élément de l'accusation ; il avait paru au juge suffisant pour maintenir dans une cellule pendant de longs mois un homme sur qui d'excellents renseignements avaient été recueillis, qui était marié, père de deux enfants, travailleur acharné...

Et cependant, tous les autres témoins entendus par le magistrat avaient démenti les affirmations du garçon de café : ils étaient bien une dizaine à donner de l'assassin un signalement qui ne correspondait pas à celui de Musil.

Le juge était encouragé dans sa conviction par les détails précis que lui fournissait l'accusateur.

On avait confronté Gaillon et Musil.

— Pas de doute, disait Gaillon ; le pantalon que porte cet homme est bien celui qu'avait l'assassin...

— Et cette marque de tatouage sous l'œil ?

Musil avait, en effet, à l'extrémité supérieure de la joue droite un point tatoué...

— L'assassin avait cette marque, répondit Gaillon, j'en suis sûr... Ça m'avait frappé, quand je lui avais servi à boire...

Cependant, malgré cette assurance, que détruisaient peu à peu les témoignages suc-



Charles Musil.

froyable erreur judiciaire, être déclaré responsable, pour demander à son tour des comptes à ceux qui lui ont fait endurer un supplice de huit mois et qui lui ont causé un préjudice irréparable.

Et en premier lieu le garçon de café Gaillon, le témoin si formel, qui sans doute fut de bonne foi, mais à coup sûr, léger dans ses affirmations ; l'imprudence se paie, comme toute faute ; et Musil estime que le prix de 500.000 francs est tout juste suffisant pour réparer l'atteinte portée à ses intérêts moraux et matériels.

Le procès dont il vient de charger M^r Jean-Charles Legrand présente un intérêt particulier, en ce qu'il pose la question de la responsabilité du témoin, qui ne contrôlant pas suffisamment ses propres souvenirs peut égarer la justice, et de celle du juge d'instruction lui-même qui décide d'incarcérer un homme et de prolonger sa détention sur un seul témoignage, combattu par dix autres, également dignes de foi...

Qui assigner ? Le chef responsable de l'administration de la justice, le garde des sceaux, lui-même ?

C'est contre lui probablement que sera lancée l'assignation. Mettre en cause le juge d'instruction en personne serait une procédure vaine, les magistrats étant, dans l'état actuel de nos lois, irresponsables.

Mais là où le juge d'instruction ne peut être personnellement touché, Musil pense qu'il pourra atteindre son chef hiérarchique suprême... Il estime qu'il y a eu une faute du service judiciaire, et que les tribunaux sont compétents pour l'apprécier.

Musil a perdu sa place ; sa femme et ses enfants ont été dans la misère... Il mérite d'être largement indemnisé.

Le magistrat Rollet devenu avocat

Dans le Palais, potinière cependant bruyante, à l'affût de toutes les nouvelles, si vite colportées, il est un fait qui a été passé sous silence et que *Défective* doit révéler à ses lecteurs.

A cette place, consacrée à la vie judiciaire, comment ne pas raconter le geste si émouvant de M. Rollet, le bon juge, dont toute l'existence fut consacrée au problème passionnant entre tous de l'enfance malheureuse, et qui, atteint par la limite d'âge, s'est fait inscrire, à 70 ans, au tableau des avocats de Paris.

Tous ceux qui ont fréquenté le tribunal pour enfants se rappellent ce magistrat, au regard de bonté, attentif et préoccupé seulement de juger dans l'intérêt du pauvre gosse, c'est-à-dire dans l'intérêt de la justice.

Et ce n'est pas seulement au Palais qu'il exerça son admirable action...

En dehors de cette grande maison, loin du local sinistre proche du quai des Orfèvres, sombre malgré la récente couche de peinture blanche dont furent revêtus ses murs pathétiques, M. le juge Rollet s'occupait des enfants...

Il a fondé, rue de Vaugirard, un patronage qui porte son nom, et où sont recueillis les mineurs qui doivent être surveillés...

Aujourd'hui, au terme d'une longue carrière qui n'a pas obtenu la récompense méritée, le bon juge Rollet, qui n'a pu devenir conseiller à la Cour, s'est fait avocat...

C'était déjà un défenseur...

Il consacra le reste de ses jours à poursuivre, à étendre son admirable défense... Déjà, on le voit à l'audience, ayant enlevé de sa toge la bande de satin à laquelle il n'a plus droit, plaidant pour de pauvres gosses, ou stationnant dans les couloirs des juges d'instruction, auprès des petits malheureux qu'il va sauver de la déchéance.

Ce fut un humble juge, mais un grand magistrat ; le barreau de Paris s'honore d'une telle recrue.

Jean MORIÈRES.



Les victimes du crime de Louvres. De haut en bas : Muller, Maccharowski, Klika.

cessivement apportés au juge, celui-ci comprit qu'il ne pouvait renvoyer Musil devant la chambre des mises et il rendit en sa faveur une ordonnance de non-lieu.

Un mois après, l'assassin était arrêté : c'était le Tchecoslovaque Skalsky ; il fit des aveux complets ; les autorités de Prague réclamèrent son extradition ; il fut transféré dans son pays, condamné à mort et il a été récemment exécuté.

Musil a attendu que le coupable eût expié le crime dont il faillit, par une ef-

Immense succès

CLAUDE ANET.

Mayerling

roman

15 frs Grasset

Le tragique roman d'amour de l'Archiduc RODOLPHE

Les Vaporisateurs Marcel FRANCK

ont été étudiés et conçus pour la femme élégante

EN VENTE PARTOUT

depuis 70 fr



Vanity-Kid la trousse de beauté Le rouge, la poudre, le vaporisateur

Catalogue et Renseignements sur demande

depuis 25 fr



le Fizz élégant

le Kid mignon

GARANTI 15 ANS

VENTE EN GROS MARCEL FRANCK 49B de Ménilmontant PARIS Roq. 52 20

LES INSTRUMENTS
MASSPACHER
30-41, Passage du Grand-Cerf
145, Rue Saint-Denis - PARIS
Demandez nos catalogues illustrés, gratuits.
Tous les instruments à tous les prix

TAILLEUR SUR MESURE
— E/JAYAGE/ JU/QU'A —
— COMPLÈTE /ATI/FACTION —
COUPE IMPECCABLE PAR EX-PRMIER COUPEUR DES GRANDS TAILLEURS
12 MOIS DE CRÉDIT
DEPUIS 50 FR. PAR MOIS.
ETABL. G. VIDAL
14, SQUARE Clichy-COURT PARIS
MÉTRO: SIMPLON TEL: NORD 57-71

Une RÉVÉLATION en **T.S.F.**
La Brochure de CHARLES ENER vous révèle la plus récente découverte et vous explique la façon de monter soi-même pour quelques francs un dispositif vous permettant de recevoir chez vous la T.S.F. sans poste - sans lampes sans accus - sans piles
Prix de la brochure : 6 fr.
Livraison contre mandat : 7 fr. Livraison contre remboursement : 9 fr.
R. C. INVENTIONS NOUVELLES - 43, rue Beaumont, PARIS

Concours 1^{er} quinzaine Octobre. Carrière **DE L'ETAT**
active, Toute la France. Nombreuses places. Aucun diplôme exigé. Instruction primaire suffit. Age : 25 à 30 ans. Renseignements gratuits par l'Ecole Spéciale d'Administration, 4, r. Férou, PARIS-6.

6 FRANCS PAR PIÈCE à Agents Travailleurs et COPIES faciles, 2 séries. Toute l'année. — Etablissements D. T. SERTIS, Lyon.
6.75 franco, flacon 300 grammes OLIVES FLORENTINES farcies, anchois, câpres, huile — Représentants demandés. S'adr. : LA FLORENTINE, 52, Rue des Vinaigriers, PARIS-2.

PAPIERS PEINTS GLATIGNY
VENTE DIRECTE AU PUBLIC depuis 0.75 le rouleau
ALBUM NOUVEAUTÉS 1930
plus de 600 échantillons différents
ENVOI FRANCO SUR DEMANDE
PEINTURES préparées à l'huile de lin toutes nuances
par 5 kg. : 4.95 le kg.
107, Rue Beaumont - Paris 3^e
Métro : Arts et Métiers - Tél. Archives 05-60

SI VOUS NE CRAIGNEZ PAS DE CONNAITRE LA VÉRITÉ... Laissez-moi vous la dire

Certains faits de votre existence passée ou future, la situation que vous aurez, d'autres renseignements confidentiels vous seront révélés par l'astrologie, la science la plus ancienne. Vous connaîtrez votre avenir, vos amis, vos ennemis, le succès et le bonheur qui vous attendent dans le mariage, les spéculations, les héritages que vous réaliserez.

Laissez-moi vous donner gratuitement ces renseignements qui vous étonneront, tout et qui modifieront complètement votre genre de vie, vous apporteront le succès, le bonheur et la prospérité au lieu du désespoir et de l'insuccès qui vous menacent peut-être en ce moment. L'interprétation astrologique de votre destinée vous sera donnée en un langage clair et simple et ne comprendra pas moins de deux pages.

Pour cela, envoyez seulement votre date de naissance, avec votre nom et votre adresse, écrits distinctement de votre propre main et il vous sera répondu immédiatement. Si vous le voulez, vous pouvez joindre 2 francs en timbres de votre pays, pour frais de correspondance. (Ne pas mettre de pièces de monnaie dans les lettres.)

Profitez de cette offre qui ne vous sera peut-être pas renouvelée. S'adresser : ROXROY, Dept. 2429 E, Emmastraat, 12, LA HAYE (Hollande). Affranchir les lettres à 1 fr. 50.

APPARTEMENT LIBRE

Collaborateur *Défective*, obligé quitter appartement récemment loué, céderait bail 3 ans contre remboursement frais installation. Appart. moderne 3 pièces, entrée, salle de bain, cuisine, tout confort, chauffage central, eau chaude et froide, ascenseur, grand balcon, belle vue. Bail 3 ans. Loyer 7.800. Quartier Observatoire. Véritable occasion. Très urgent. Ecrire : H. D. - *Défective*, 35, rue Madame. Étrangers s'abstenir.

LA SCIENCE CONTRE LE CRIME

XII (1).

Comment des traces de pattes d'oiseaux peuvent sauver un innocent

AUJOURD'HUI je veux seulement raconter une histoire montrant le parti que l'on peut tirer d'une trace, et assez exceptionnelle. Il s'agit des empreintes laissées par des pattes de corbeaux. Comme l'affaire n'a pas eu de suite officielle et que l'expert n'y est intervenu qu'à titre privé, je changerai les noms et les lieux, sans rien modifier des faits.

■ ■ ■

C'était dans un village de la haute montagne. Il y avait eu près de vingt degrés au-dessous de zéro vers la fin de la nuit et, dans ce jour blême, au réveil lent, il ne faisait guère moins froid. On venait de trouver au bout du marais, au point où l'eau, débarrassée des joncs, forme un petit étang, le corps d'un vieillard, le père Gaviot, abominablement mutilé.

Les montagnards qui l'avaient aperçu allèrent chercher le maire.

Le maire était chez lui, au coin du feu. Il revêtit en grognant une cotte par-dessus son tricot et son gilet de chasse, couvrit sa tête d'un casque de laine qui le rendait sourd et à demi aveugle, et, bardé de nippes et de crasse, s'en fut dans le froid des rues noires, encadré d'une meute d'administrés qu'il ne parvenait pas à faire taire.

On atteignit, au milieu d'un bouqueteau, un petit étang circulaire, si étroitement ceinturé d'arbres que, de la route, pourtant toute proche, on ne pouvait le soupçonner. Des joncs séchés par le froid bordaient la glace épaisse et nue, non point blanche, mais glauque. Sur la rive opposée, une grange brandissait la ruine de poutres fléchissantes sous son toit affalé. Là, les pieds sur la glace, la tête dans les joncs roux, le père Gaviot était couché.

C'était une horrible chose ; la face était ravagée ; une joue manquait, les orbites étaient vides, et par le gilet déchiré, on voyait une caverne dans le ventre et le thorax, fouillée par des becs, et creusée jusqu'aux vertèbres. Le père Gaviot mort, on ne savait depuis quand, avait été mangé, entamé du moins, par des bêtes. Il n'y avait pas de loups dans la montagne, et les ours ne descendent pas si bas. Les paysans ne s'y tromperont pas : les corbeaux avaient mis là leur marque.

Le tumulte des voix, un instant arrêté devant l'abomination du spectacle, reprit dans la plus entière confusion.

Cependant le maire, qui n'avait rien dit et qui, depuis qu'on était venu le tirer de ses chenets, ne méditait que sur les moyens de diminuer sa responsabilité et ses soucis dans cette affaire, eut une idée triomphante : « Qu'on aille chercher le docteur ».

On alla donc chercher le docteur Alendit. C'était un vieux brave homme. Il avait fait, il y avait fort longtemps, des études à la fois prolongées et succinctes, afin, semble-t-il, d'apporter un renfort au dictionnaire pour devenir docteur en médecine, il suffit d'être bachelier, de pouvoir payer ses inscriptions, et d'avoir de la patience. Il avait eu une longue patience tout ornée de bocks, de pipes, et de personnes accueillantes mais sans distinction.

Ainsi le bon docteur apprit la pitié qui consiste à laisser les gens guérir quand la nature le veut, ou mourir en paix quand l'heure en est venue. Il attachait surtout sa philosophie à une comparaison des bières fraîches d'autrefois avec d'actuels vins blancs un peu suretés qui lui laissaient les doigts tremblants mais l'âme euphorique. Et il avait dressé les gens à ne pas le déranger la nuit. On ne voit d'ailleurs pas ce qu'ils y auraient gagné. Ainsi, par les voies de l'ataraxie, ce sage parvenait au bonheur, qui est le contraire de l'agitation où se complaisent les civilisés.

Quand la foule vint, à grand bruit, chercher le docteur de la part du maire, il eut, malgré les trésors de philosophie qu'il avait accumulés en des méditations sans

pensées, un mouvement d'amertume. Le docteur Alendit n'aimait pas les morts. Il craignait, malgré son innocence, qu'on les lui reprochât. Mais cette révolte ne dura pas. Il suivit ceux qui étaient venus le chercher. Quand il fut à bonne portée de ce qui subsistait du père Gaviot, il prononça fermement son verdict : « Il est mort ».

Puis il se recueillit, tirant fortement sur sa pipe, et enveloppa son visage de nuées presque aussi épaisses que celles qui obnubilaient à cette heure son entendement. Car, pour ce qui est de savoir comment on distingue la victime d'un assassinat, d'un nigaud qui se suicide ou d'un malchanceux mort subitement, ce sont des problèmes qu'il ne s'était jamais posés et qu'il n'avait nulle envie d'élucider aujourd'hui.

Cependant le maire le fixait froidement dans les yeux : « Il va falloir faire l'autopsie. Je vais vous signer une réquisition. »

Le docteur gagna du temps : « Prenons d'abord par écrit les déclarations. Elles me seront nécessaires pour le protocole de mon procès-verbal d'autopsie ».

Laissant là les débris infâmes du père Gaviot, le premier magistrat du municipe, le représentant de l'Université et le peuple, s'en furent vers l'abri le plus voisin. Il se trouva que ce fut le café du Commerce. Un nom, cependant, sans cesse répété, dominait le caquetage. De toute part, on affirmait : c'est, ou ce n'est pas, Dian Galindié.

Dian Galindié était le neveu, l'unique parent et le seul héritier du mort. Il vivait dans une baraque isolée, au bord du marais, non loin de la turne où le père Gaviot, de son côté, vivait terré. Il était bien surprenant que le neveu n'eût pas découvert avant tout le monde la mort de son oncle. Et il en était le seul héritier. Il y avait là deux graves charges. Le haro montant se fondit en une seule voix : « Il faut l'arrêter ».

Le maire n'aimait pas plus les arrestations que le docteur n'aimait les autopsies. Il rumina que les gendarmes étaient loin, et que le garde-champêtre était au lit avec une entorse gagnée en braconnant. Il ne se voyait pas opérant lui-même. Ce fut alors que le docteur eut l'inspiration de signaler la présence d'un policier en villégiature dans un village pas trop distant.

A tout hasard, on téléphona, pour lui demander assistance.

Pendant qu'on l'attendait, Dian Galindié entra. Il déclara qu'il était arrivé la veille de Grenoble où il était depuis l'autre lundi. On était jeudi. Il n'avait pas vu son oncle depuis l'autre dimanche.

Le maire se tourna vers le docteur : « A quand remonte la mort ? » Le docteur parut réfléchir et ne répondit pas. Le maire allait reprendre son embarrassante question, quand le bruit d'une automobile détournait fort à propos l'attention. C'était le détective.

On le mit au courant en propos hachés, où il y avait moins de faits que d'hypothèses. On repartit en colonne ; l'inspecteur en tête entre le maire et le médecin, Galindié au centre de la masse. On lui parlait sans réprobation, car, au fond, son crime apparaissait comme peu probable.

Dans la vallée, on met régulièrement le feu aux maisons qu'on vient d'assurer, on fraude la régie des tabacs, on braconne, mais on ne tue pas, sauf, exceptionnellement, les gendarmes.

Le détective s'était penché sur le cadavre. « Il faut renoncer à trouver des traces. C'est le cas de répéter le mot admirable de Sherlock Holmes : Ah ! que les constatations seraient faciles, si les témoins ne s'étaient rués sur le terrain comme une harde de buffles. »

Cependant, malgré ce qu'il venait de dire, le policier étudia le terrain. Arrivé sur la glace, il poussa un cri de surprise, regarda longuement à travers la transparence glauque, puis vint à Galindié qui attendait impassible, le nez rouge et les mains au profond des poches.

— Est-ce qu'il vient habituellement des corbeaux ici ?

— Jamais, c'est trop près du village. Cependant il en est venu hier, parce qu'ils ont senti le père Gaviot.

— Hier ?

— Oui.

— Dites-moi, vous pouvez faire la preuve de votre présence à Grenoble jusqu'à mercredi matin ?

— Bien sûr.

— Alors vous êtes innocent.

Le détective reprit :

— Il a dégelé mardi. Puis il a plu, et dans la soirée il a gelé, et même terriblement gelé. Maintenant, regardez la glace.

On avança. Quelques-uns virent, les autres crurent sans avoir vu. C'est ainsi que se font les religions, les partis politiques et les doctrines scientifiques.

— Voyez les traces de corbeaux, les marques des pattes. Ils sont venus se poser autour du cadavre. Ils ont mangé, ils se sont battus. Il dégelait un peu. Les pieds ont marqué dans la pâte que fait la glace fondante quand on la piétine. Puis il a plu sur ces traces et l'eau de cette pluie a gelé. Elle a fait une couche de glace verte transparente sur les empreintes blanches qu'elle a recouvertes. C'est pour cela que les traces paraissent aujourd'hui enfoncées au milieu de la glace et qu'on ne peut plus les toucher. Donc le père Gaviot est mort entre la pluie et le nouveau gel, c'est-à-dire mardi. Et Galindié n'était pas là.

— D'ailleurs, ajouta le policier, je ne vois pas de traces de violence sur le corps. Avez-vous trouvé quelque chose, docteur ? Je sais bien qu'avec cette défiguration et ce ventre à moitié dévoré...

— N'est-ce pas, répondit le docteur, on n'ose pas être trop affirmatif. Mais le père Gaviot a pu mourir d'une cause naturelle. — Oui, une congestion par exemple. A son âge, et avec ce froid... Mais que faisait-il ici, et par un temps pareil ?

Cette question fut un trait de lumière. Quelques malins esquissèrent un sourire. Le père Gaviot avait le cœur tendre. La Marie, servante au café du Flumet, venait aussi rôder par là.

— Qu'est-ce que votre Marie ? demanda le détective.

Et une voix anonyme proféra cette inoubliable réponse : « C'est le cerisier du pauvre ; tout le monde y grimpe dessus ».

Cinq minutes de conversation avec la Marie mirent toutes choses au point. C'était une de ces beautés montagnardes que ne dépare nulle ligne courbe. Tout en elle était droit : le thorax, les hanches et les sentiments.

Elle avoua, avec une rougeur charmante, qu'elle avait, en effet, rendez-vous avec le père Gaviot, mardi, à la tombée de la nuit. Mais elle l'avait négligé pour un voyageur de commerce descendu au café du Flumet, qui avait le triple avantage de parler un langage fleuri, d'être un plus offrant enchanteré, et de ne pas se contenter du plein air de la grange en ruine par un froid de dix degrés.

Le détective s'en fut, au milieu de l'ingratitude des foules, qui n'ont plus d'œil pour l'escamoteur quand elles savent comment a passé la muscade.

— C'est dommage, dit le maire en prenant le bras du docteur, j'aurais aimé instrumenter dans cette affaire. On se rouille.

— Ah ! que vous avez raison, riposta le médecin légiste improvisé. Cette autopsie eût été intéressante et instructive. Enfin, tant pis. Allons boire un pot.

■ ■ ■

Cette anecdote illustrerait une théorie de ce que Chavigny appelle « la chronologie des traces », c'est-à-dire la détermination des dates. C'est un problème sur lequel j'aurai, à maintes reprises, l'occasion de revenir.

(A suivre.)

Edmond LOCARD, Directeur du Laboratoire de police technique de Lyon.

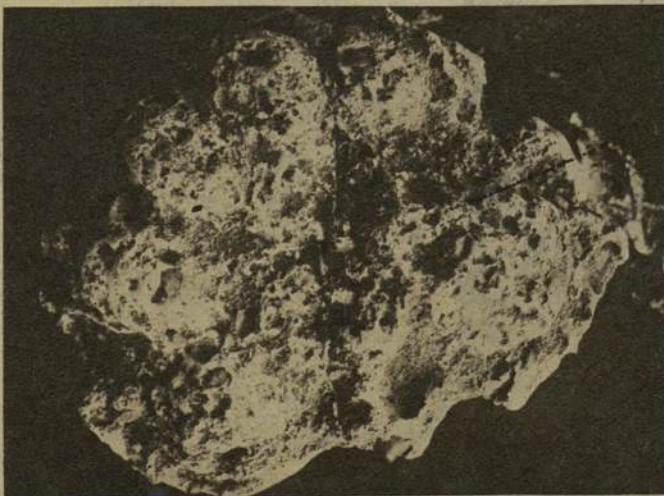
Un singe voleur.



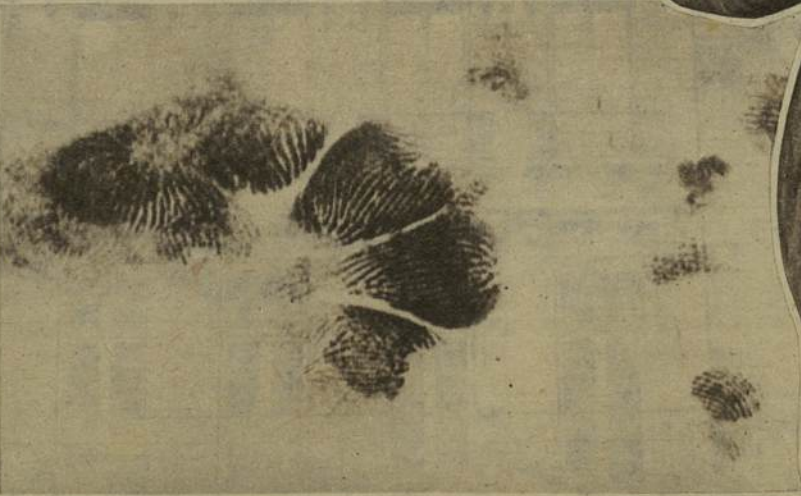
Patte de chien.



Doigt de chimpanzé.



Moulage de patte de chien.



Patte de semnopithecus.

(1) Voir *Détective* à partir du n° 68.

VINGT ANS D'IL.



Romain Daurignac, qui vient de mourir, photographié dans les couloirs du Palais de Justice.

Il y a toujours un arrêt, un mouvement de recul devant les choses qui disparaissent définitivement. Un besoin impérieux pousse à mesurer ce qui désormais ne sera plus mesurable. Romain Daurignac mort, ressuscite plus sûrement l'affaire Humbert que s'il était redevenu riche et peut être honoré, tant est immense l'indulgence de la société.

Le frère de Thérèse Humbert, protagoniste lui-même de l'étonnante farce judiciaire qui bouleversa Paris il y a 30 ans vient de mourir oublié. Parmi les magistrats, les avocats, les policiers qui ont eu à démasquer, à poursuivre, à défendre les Humbert, bien peu survivent. Les juges d'instruction André et Leydel sont morts. Mort François-Poncel qui suivait l'instruction comme substitut à la Seine et dont le fils est aujourd'hui sous-secrétaire d'Etat. Morts les avocats Labori et Clunet. Mort Célestin Hennion, devenu depuis Directeur de la Sûreté et Préfet de Police, mort Aschwanden qui poussa jusqu'en Argentine les recherches policières.

Mort enfin, récemment, François Mouthon pour qui la célèbre escroquerie fut l'occasion de se révéler ce qu'il devait ensuite s'affirmer, un des plus puissants talents de journaliste qu'ait connus notre temps.

Un de ceux qui ont le mieux observé, de plus près suivi l'aventure est M. J. France qui dirigeait à l'époque un des plus importants services de la Sûreté Générale. Dans l'article qu'il nous a donné, éclate toute la valeur presque symbolique de cette duperie qui donne le ton et la mesure d'une époque.

■ ■ ■

Toulouse vers 1878, les Daurignac étaient de petits bourgeois sans éclat et peut-être sans rêves. C'est à ce moment-là que l'ainée des deux filles, Thérèse rencontre un jeune étudiant en droit, Frédéric Humbert. Il a 21 ans elle 23, il est sans situation, elle sans fortune. Quand Frédéric parle à son père, qui est alors Procureur général à la Cour des Comptes et sénateur, de ce mariage, il est mal reçu. Mais Thérèse veut. Et c'est alors que commence à se révéler cet



Ici, boulevard des Batignolles, demeure aujourd'hui celle qui fut « la Grande Thérèse ».

étrange tempérament de mégalomane mythomane, d'ambitieux utopique. Pour maquiller la mésalliance elle imagine qu'un parrain fort riche ne peut manquer de lui laisser son héritage. Frédéric retourne à l'assaut du consentement familial avec ces nouvelles armes, et le mariage se fait.

Le jeune ménage accourt à Paris. Ils ont à ce moment là pour toute fortune un titre de rente 3 % de 139 francs. De là devaient sortir les millions des Crawford.

Ils louèrent un petit appartement sur la rive gauche et commencèrent de vivre médiocrement, d'emprunts et d'expédients qui frisaient déjà l'escroquerie.

Mais en 1882 M. Humbert père est Garde des Sceaux. Frédéric devient sous-chef de cabinet. Le crédit qu'ils retirent de cette haute situation leur permet de se lancer sans hésiter dans des combinaisons déjà étonnantes.

Ils s'installent, rue Fortuny dans un hôtel particulier, ils mènent équipage. Thérèse perd toute mesure. Elle a compris que pour obtenir de l'argent la première condition est de laisser croire qu'on en possède déjà beaucoup. Ils achètent successivement pour 250.000 fr. le domaine des Vives-Eaux, puis celui de Celeyvan, dans le Midi pour deux millions. Et une propriété de 75.000 fr. en Tunisie, la ferme d'Orsonville pour 850.000 fr. un hôtel avenue de la Grande-Armée de 300.000 fr., enfin une villa près de Toulon.

Quelques-unes de ces acquisitions furent payées avec le bel argent des dupes. Mais les deux premières l'avaient été à crédit. On avait fait passer sous les yeux des vendeurs des titres nominatifs de rente

française représentant plusieurs millions de capital. Ces titres étaient falsifiés. On ne trouvera plus tard au Grand-Livre que trois inscriptions de quelques francs aux noms de Frédéric, de Thérèse et de leur fille Ève. Les châtellains des Vives-Eaux purent ainsi obtenir facilement des délais. Ils réussirent même un jour à esquiver une importante inscription hypothécaire.

Mais ces expédients ne peuvent satisfaire longtemps l'imagination de Thérèse. En 1883 elle a l'idée de se procurer une sorte de crédit illimité en feignant d'attendre d'être mise en possession d'une colossale fortune. Une seule chose pouvait lui donner cela, c'était le « coup de l'héritage ». La nuit d'insomnie où elle créa les Crawford elle dut hurler de joie.

Pour cette parade gigantesque il faut l'appoint de tous. Le frère de Thérèse, Romain Daurignac est mis au courant, on fait venir de Toulouse l'autre fille des Daurignac, Maria.

La succession Crawford

Et le roman commence. On apprend à Paris, on ne sait par quelle mystérieuse source, qu'un riche Américain, Robert Henry Crawford vient de mourir en laissant un testament daté de Nice par lequel il lègue à Thérèse tous ses biens. Mais peu après on sait qu'un autre testament a été retrouvé, daté du même jour et qui, lui, répartit la fortune entre Maria Daurignac sœur de Thérèse et les deux neveux du testateur, Robert et Henry Crawford, à charge de servir à Thérèse, une rente viagère de 30.000 fr. par mois. La loi ne peut décider lequel de ces deux testaments écrits le même jour est valable.

Thérèse Humbert fait annoncer à grand fracas



Romain Daurignac, tombé dans la misère, comparut, il y a deux ans, en correctionnelle, pour vol à l'étalage d'une paire de chaussures de... 49 francs.

que les frères Crawford attaquent en justice, puis qu'ils sont disposés à transiger.

Par une première convention datée de mars 1883, les intéressés consentent à ce que les valeurs mobilières constituant la succession restent aux mains des époux Humbert qui s'en constituent les séquestres amiables.

Par une seconde, de décembre 1884, les frères Crawford renoncent à se prévaloir du testament en leur faveur, moyennant le versement de trois millions à chacun d'eux.

Et les deux conventions sont enregistrées dans les délais légaux. Pour la première, les droits s'élèvent à 75.000 fr., à 40.000 fr. pour la seconde.

Voilà donc l'existence des Crawford attestée par le procès auquel ils sont partie, la réalité de l'héritage et l'importance de la succession consacrées par le chiffre des droits perçus.

Dès ce moment — 1885 — jusqu'à 1902, les procès vont se succéder d'abord en première instance, puis en appel, avec incidents de procédure devant les deux juridictions, la durée de chaque procès se trouvant prolongée du fait que les Crawford sont légalement domiciliés en Amérique. Les délais de signification étaient alors de cinq mois pour New-York, auxquels s'ajoutaient deux mois comme délai d'appel.

D'abord, pendant cinq ans, les Humbert plaident pour l'exécution des transactions. En janvier 1890, un arrêt contradictoire valide les conventions et assure aux demandeurs la libre disposition des biens de la succession. Les Crawford se pourvoient en Cassation, puis l'un d'eux, Robert, se désiste en s'engageant à rapporter le désistement de son frère

Henry. Mais celui-ci prend l'offensive, prétend que l'accord souscrit par Robert est la méconnaissance formelle des conventions primitives et demande au tribunal de déclarer les Humbert déchus de leurs droits. Cette instance n'a sa solution que le 30 décembre 1895, date à laquelle la 1^{re} chambre du tribunal déboute le demandeur.

Les Humbert ayant gain de cause, demandent au tribunal l'autorisation de prélever neuf millions sur la succession pour désintéresser les Crawford et Maria Daurignac. Cette autorisation leur est accordée par un jugement du 7 mai 1896, confirmé par deux arrêts de 1897 et de 1900.

Mais les Crawford ont formé un recours en cassation, dont ils se désistèrent en juin 1901. Les Humbert sont donc cette fois encore victorieux.

Tout n'est pas fini cependant. Les Crawford ont appris que leurs adversaires ont hypothéqué des immeubles acquis en remploi des arrérages de la succession, et ils demandent en conséquence une fois encore que les Humbert soient déclarés déchus de leurs droits.

Et, pendant près de vingt ans, grâce aux décisions de justice, toutes favorables, toutes consacrant l'existence des Crawford puisqu'il est plaidé en leur nom, et la réalité de l'héritage, les Humbert ont pu profiter de ce crédit prestigieux, jouer d'audace jusqu'à l'invraisemblable, se sauver grâce à cet invraisemblable même et à l'aide d'habiles démarcheurs obtenir des prêts nombreux et considérables.

La grande vie

Il ne manque jamais d'argent chez les Humbert, ils sont apparentés à des personnages considérables dans la République, ils mènent grand train avec une aisance, un brio prodigieux. Qui



M. France, qui eut à s'occuper de l'affaire Thérèse Humbert pour le compte de la Sûreté Générale.

de M. David Dautrenne, faisant pendant à un jeune attaché de Cabinet qui ne rêve pas encore de la direction de l'Opéra, Jacques Rouché.

Tous les amis de Thérèse ne se tirèrent pas sans dommage de l'aventure. Le conseiller d'Etat Jacquin qui, de bonne foi, avait été pendant vingt ans le familier des Humbert, dont on s'était servi comme garant d'honorabilité, crut devoir, bien que couvert par l'immovibilité, abandonner volontairement ses hautes fonctions. Il n'avait pas de fortune et il mourut quelques années plus tard dans la détresse.

Les réceptions de Thérèse marquaient dans la saison parisienne. On voyait partout cette brune solide, couverte de toilettes éclatantes, aux grandes journées de courses, aux galas, dans les salons, aux réceptions diplomatiques. A côté d'elle, toujours un peu en retrait, souriants, à demi discrets, son mari Frédéric et son frère Romain la soutenaient, l'épaulaient de leur bonhomie doucereuse.

Et ce qu'il y a de miraculeux, de vraiment grand dans cette aventure, c'est d'imaginer la combine, le double rôle, la préparation minutieuse de la farce, une fois le rideau tiré. Il faut, pour jouer ce double jeu, pour faire face pendant vingt ans, pour réussir sans cesse redoutable acrobatie, un sang-froid, une maîtrise de soi, une patience, une volonté qui font de Thérèse Humbert, vraiment, une très grande aventurière.

Il fallait sans répit fabriquer de la confiance, permettre aux démarcheurs, aux rabatteurs qui cherchaient les dupes de présenter toujours de nouvelles pièces officielles établissant l'existence de l'héritage. Presque tous les prêteurs, d'ailleurs, espéraient jusqu'au bout faire une belle



Obstinément close, surtout pour l'indiscret reporter, cette porte sépare du monde où elle brilla, "l'illusionniste aux millions".

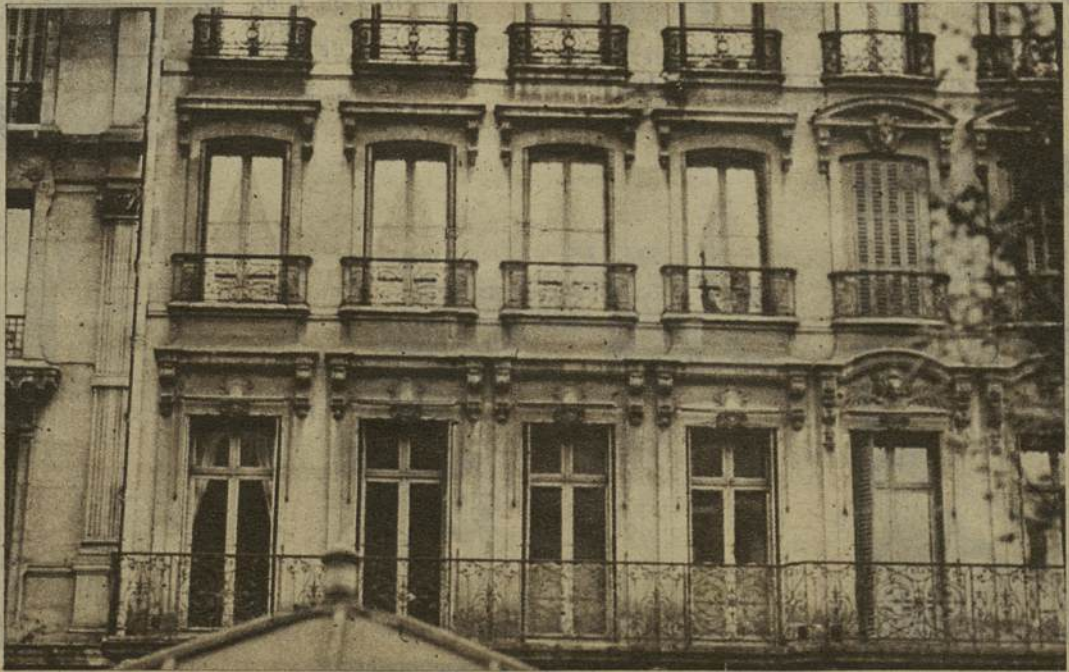
opération. Ils se faisaient signer des reçus surchargés, ils pratiquaient l'usure sans ménagements, ils riaient en pensant à ces pauvres Humbert qui laissaient ainsi grignoter leur héritage, à l'avance, et Thérèse, impassible, jouait les inconscientes et les naïves.

L'illusionnisme.

Dès qu'un prêteur semblait plus curieux que les autres, s'inquiétait des garanties, on l'accablait avec les pièces judiciaires, les grosses décisions obtenues contre les frères Crawford. Parfois un des aspirants usuriers discutait dans le bureau de Thérèse. Alors, celle-ci, d'un geste théâtral, ouvrait grande la porte du coffre-fort où étaient rangés, tassés, des paquets soigneusement enveloppés et scellés à la cire rouge.

— Voilà, disait-elle, les titres litigieux. Et le nombre des paquets croissait à chaque échéance, les fameuses conventions prescrivaient que le montant des coupons échus servirait à l'acquisition de nouvelles rentes. Parfois, sur une tablette, il y avait quelques liasses de billets de banque. C'était, affirmait-elle, le montant d'arrérages récemment encaissés.

Un jour elle convoqua le propre avoué des Humbert et celui des Crawford. On leur remit 80.000 francs en billets de banque en les chargeant d'acheter des titres avec cette somme. L'acquisition fut réalisée et, lorsque les officiers ministériels apportèrent les titres, on en fit un paquet soigneusement scellé que l'on plaça en leur présence dans le coffre. Après quoi,



Derrière ces fenêtres aux rideaux blancs, Thérèse Humbert médite sur son passé...

ILLUSIONNISME

procès-verbal de l'opération fut dressé. Les Humbert avaient ainsi obtenu l'attestation officielle de la valeur d'un trimestre des arrérages de la succession confiée à leur garde.

Inutile de dire que l'argent avait été prêté par des capitalistes naïfs. Mais, dès lors les avoués parurent certifier de l'existence des titres et de leur importance approximative.

Un notaire de Rouen était devenu un des familiers de l'hôtel. Plusieurs fois, pendant le dîner, Thérèse, en entrant ou en sortant et comme par hasard, souleva une tapisserie. Comme dans une féerie de théâtre, le notaire aperçut dans une pièce voisine Romain Daurignac occupé à compulser des titres, en face d'un personnage qu'on voyait seulement de dos.

C'est mon frère qui vérifie les valeurs avec M. Henry Crawford, dit Thérèse. Ne les dérangeons pas.

Parfois, d'autres visiteurs, par le miracle de la tapisserie soulevée étaient admis à voir Eve ou Maria en train de détacher des coupons.

Mais si Thérèse, emportée par son délire, ne voyait rien au delà de son mythe, Romain, plus raisonnable, sentait la chute prochaine, inévitable. Il eut alors l'idée de se servir des capitaux escroqués pour monter une affaire réelle qui pourrait rapporter de l'argent intact. Il créa « la Rente Viagère ». Les clients étaient attirés par l'appât d'un intérêt légèrement supérieur à celui des entreprises similaires. Romain dira au procès : « Si on avait laissé subsister la Rente Viagère, nous aurions, en quelques années, désintéressé tous nos créanciers. »

La constitution de la société était d'ailleurs visiblement entachée de fictivité. Un notaire de Paris, imprudent et trop confiant, ne prit au-

l'hôtel de l'avenue de la Grande-Armée, ils trouvèrent la maison déserte et le coffre vide.

Une rapide enquête fit connaître que les Humbert avaient quitté la maison dans l'après-midi de l'avant-veille et n'y avaient pas reparu.

D'actives recherches furent aussitôt entreprises, des télégrammes envoyés à toutes les frontières, des agents lancés par la Préfecture de Police et la Sûreté Générale dans toutes les directions.

On resta longtemps sans rien trouver et les journaux hostiles ne manquèrent pas d'accuser le gouvernement de mauvais-vouloir. On était alors sous le ministère Courlon et le garde des sceaux Vallé avait été mêlé à l'affaire comme avocat. Il y eut même une interpellation à la chambre. Enfin, la déclaration d'un conducteur des wagons-lits fit apparaître la possibilité d'un départ vers Hendaye. Un brigadier de la Préfecture suivit la piste et revint bredouille.

La surveillance exercée sur une maîtresse de Romain permit de savoir que la jeune « blondinette » se disposait à quitter Paris. On la vit un jour se rendre au siège d'une compagnie de navigation et y retenir une cabine pour Buenos-Ayres. Il fut aussitôt décidé qu'on la filerait jusque dans la République Argentine où l'on comptait bien retrouver les fuyitifs. Aschwanden, le plus ancien adjoint d'Hennion, partit en compagnie de deux commissaires de la Sûreté Générale et de trois inspecteurs. Pour détourner les soupçons, ils s'embarquèrent à Lisbonne. Ceci se passait vers le 15 décembre 1902.

Un beau matin, le 20 décembre, je crois, un télégramme de Madrid nous apprenait que toute la famille Humbert venait d'y être arrêtée.

Dès le lendemain, je partis pour la capitale espagnole avec la double mission de préciser la façon dont les fuyitifs y étaient arrivés et de hâter

en France, et je n'ai plus ici ni qualité, ni compétence...

— Monsieur, interrompit-elle, demandez-moi tout ce que vous voudrez. Je répondrai franchement, car j'ai hâte de rentrer en France pour confondre mes calomnieux. En a-t-on dit des mensonges sur mon compte ? J'ai hâte aussi de faire rendre gorge aux usuriers. Pourquoi a-t-on vendu mes tableaux, mes meubles ? Pourquoi a-t-on vendu Celeyvan. Quand je pense qu'on l'a donné pour 800.000 francs alors qu'on m'en avait offert cinq millions ! Pourquoi a-t-on mis en cause ce pauvre Jacquin, le plus brave, le meilleur des hommes ?

— Madame, il avait été entendu qu'il n'y aurait pas d'interrogatoire, et vous m'en faites subir un. Eve et Maria, assises sur le canapé, ne pouvaient s'empêcher de rire de l'aplomb de Thérèse.

— Oui Monsieur, je vous dirai tout ! Sassez, ajouta-t-elle avec son zélement habituel, sassez que j'ai toujours été franche.

— Moi aussi, Madame. Mais nous sommes peut-être parents ?

Cette plaisanterie eut pour effet de la calmer et d'exciter franchement l'hilarité de ses compagnes de géôle.

— Voyons, monsieur, quand partons-nous ? Ce soir ? Demain ? Je signerai tout ce qu'on voudra.

Thérèse, sincère cette fois, me fit le récit du départ de Paris dans la soirée du 7 mai. Romain et Maria avaient occupé, sous un nom d'emprunt, un compartiment des wagons-lits. Thérèse, Eve et Frédéric, trois lits-salons. A Bordeaux, les cinq voyageurs s'étaient réunis et avaient, jusqu'à Madrid, voyagé ensemble en première classe.

Arrivés à Madrid le 11 mai, à 7 heures du matin, ils avaient aussitôt loué un appartement, acheté



Thérèse Humbert, qui faisait sortir les millions de son imagination, comme le prestidigitateur les pièces de cent sous de sa baguette.

commissaire principal Hennion qui organisa aussitôt le départ, les formalités d'extradition ayant été facilitées par l'adhésion des inculpés.

Le retour, jusqu'à Irun, s'effectua dans une voiture des wagons-lits. Au départ, vers 8 heures du soir, nous eûmes la surprise de voir le « Gobernador » de la province de Madrid venu pour présenter ses hommages à la bru d'un ancien ministre français, à la femme d'un ancien député. Peut-être était-il investi d'une mission du gouvernement espagnol, peut-être aussi s'étonna-t-il de ne point rencontrer à la gare un représentant de l'ambassade de France.

Durant le trajet, Thérèse me pria de venir dans son compartiment.

— Je désire causer avec vous, me dit-elle. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire.

Et alors commença un long monologue plus volubile qu'intéressant, pendant que dans la cabine voisine et communicante, Eve et Maria dormaient d'un pur sommeil.

Thérèse, au procès, invoquera mon témoignage.

— Demandez à M. France, si je n'étais pas heureuse de rentrer à Paris. Il le sait bien, car il prenait en note tout ce que je lui disais.

— Pardon madame, rectifiai-je j'écrivais des cartes postales.

Et c'était vrai.

L'épilogue.

L'affaire vint le 10 août 1903 devant les assises de la Seine.

Il y eut des séances d'un burlesque achevé. Thérèse persista jusqu'au bout à déclarer véridique le roman cocasse qu'elle avait imaginé et, chose merveilleuse, qu'elle avait fait accepter par des gens dont quelques-uns ne pouvaient passer pour des naïfs !



La « Grande Thérèse » répond à une question du Président au cours du procès qui se termina, pour elle, par cinq ans de réclusion.

cune précaution pour vérifier les versements et le bien-fondé des actes constitutifs. Plus tard, au moment de la débâcle, il fut compromis. Sans hésiter il se saigna pour payer 3.400.000 francs au syndic de la faillite.

Vingt ans, la prestigieuse illusionniste tint son public. Un jour, brusquement, tout cassa. Des créanciers se montraient impatients, les prêteurs méfiants. Un journaliste, François Mounthou, entama dans le *Matin*, une campagne contre ce qu'on commençait à appeler l'escroquerie à l'héritage. Le Parlement s'émut. On convoqua tous les avoués ayant occupé dans les divers procès et on les mit en demeure de fournir d'urgence des renseignements précis sur les Crawford.

En même temps, un créancier, Morel, assignait les parties pour voir dire que les valeurs de la succession seraient remises aux mains d'un séquestre judiciaire. Un jugement de référé ordonna que le coffre des Humbert serait ouvert et les titres inventoriés le 9 mai 1902. C'était la fin.

La débâcle.

Dès ce moment un homme avait tout deviné. Waldeck-Rousseau, à qui l'un des personnages en cause avait confié ses intérêts, avait eu l'idée de téléphoner à New-York. La réponse avait été brutale. Les Crawford n'existaient pas. Mais Waldeck-Rousseau venait d'être nommé président du Conseil. Pouvaient-ils attiser le scandale ? Il se tut.

Lorsque les magistrats et les représentants des ayants droit se présentèrent à l'heure prescrite à

les formalités d'extradition. J'avais avec moi l'inspecteur Gril qui devait m'être d'un grand secours car il connaissait la langue espagnole.

Avant même d'arriver, nous constations par la lecture des journaux espagnols, que les journalistes madrilènes avaient libre accès auprès des Humbert. Ceux-ci avaient pu aisément donner à leur arrestation des motifs politiques.

Mon premier soin fut de prier l'ambassadeur de France d'intervenir pour que prit fin cet état de choses vraiment abusif. L'ambassadeur me conduisit aussitôt chez le ministre de l'intérieur qui s'empressa de déférer à notre désir. Or, je faillis être la première victime de la consigne que j'avais pu faire donner. Lorsque, dans l'après-midi, je me présentai à la prison pour y voir Thérèse, le Directeur m'apposa l'ordre qui venait de lui être signifié.

— Mais lui dis-je, c'est moi qui ai fait donner cet ordre, et je suis chargé d'une mission par les autorités françaises de qui émane le mandat d'arrêt.

Une assez longue discussion s'engagea. J'allais me retirer lorsque je dis au directeur.

— Je sais que Madame Humbert attend avec impatience ma visite.

— Alors, c'est différent. Et si la senora Humbert veut bien vous recevoir, je ne m'y opposerai pas.

— Faites-lui donc, je vous prie, passer ma carte.

Ainsi fut fait, et je fus aussitôt introduit auprès des détenues. On avait à leur intention meublé l'une des meilleures cellules de la « Carcere ». On avait même eu la délicate prévenance d'y mettre un canapé.

— Madame, dis-je à Thérèse, je ne viens pas vous faire subir un interrogatoire. Nous ne sommes pas



Quand elle eut purgé sa peine de réclusion à la prison de Rennes, Thérèse Humbert fut conduite en fiacre, par une porte dérobée, à une petite gare voisine, pour dépister curieux et journalistes.

des lits et des objets de literie. Le soir même, ils couchaient dans leurs meubles et c'est à cette précaution qu'il convient d'attribuer l'insuccès des recherches.

On était alors à la veille des fêtes du couronnement d'Alphonse XIII. De nombreux étrangers affluaient à Madrid pour y assister. Cette circonstance permit aux fuyitifs de n'être pas remarqués. Ils auraient pu, en logeant à l'hôtel, rencontrer des gens de connaissance. Cette éventualité fut évitée par la location immédiate de l'appartement.

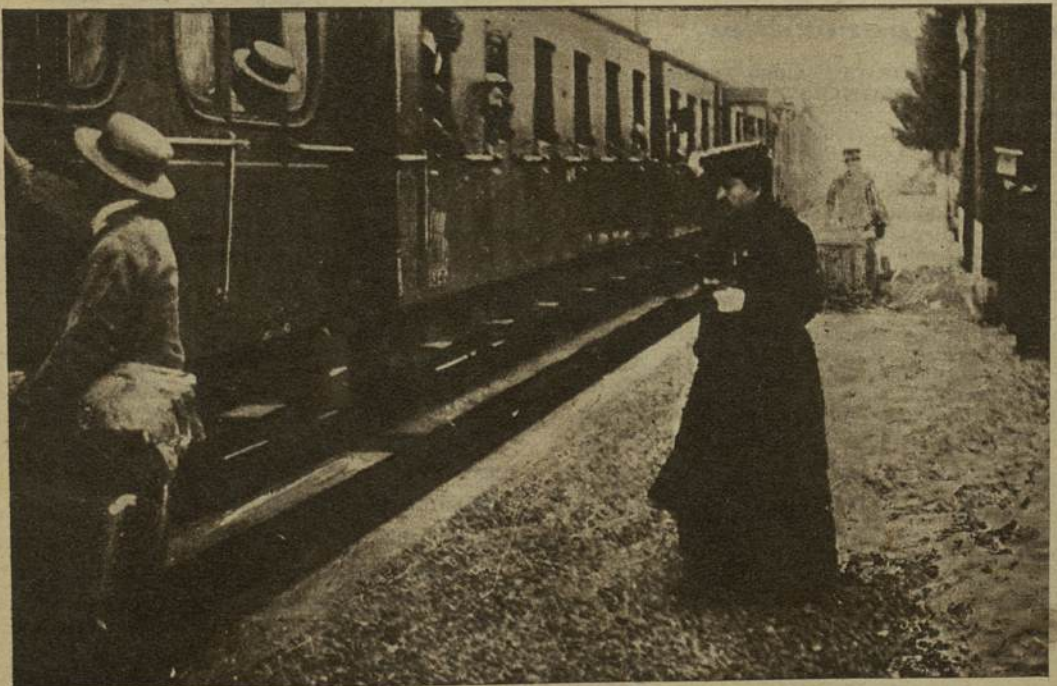
Pendant assez longtemps, on ne sortit qu'avec la plus grande prudence, car tous les grands journaux de l'Europe avaient publié les photographies de toute la famille, et toutes les polices avaient reçu le mandat d'arrêt établi par les juges d'instruction André et Leydet, accompagnés des signalements détaillés et aussi des photographies des inculpés.

Chacun s'était empressé d'apprendre l'espagnol. On s'était donné des noms d'emprunt. Frédéric s'appela Carlos Blanc, horticulteur ; Thérèse, Dona Marta Henry, veuve et rentière, née à Bruxelles ; Romain, Pedro Jouine Duval, restaurateur ; Emile, Léo Marqués, chef de cuisine. Eve passa pour la femme de son père, Romain pour le mari de sa sœur.

Les trois hommes modifièrent si bien leur coupe de barbe qu'ils en devinrent méconnaissables au bout de quelques semaines et ils purent dès lors circuler sans danger dans Madrid.

Les Humbert ne furent arrêtés que sur la dénonciation d'un voisin qui les avait depuis longtemps reconnus à leur insu et dont le fils s'était épris d'Eve Humbert. Les parents du jeune homme voulurent lui éviter une cruelle désillusion.

Quelques jours après moi, arrivait à Madrid le



Solitaire, Thérèse Humbert, libérée de prison, attend dans une halte déserte le train qui la ramènera à Paris.

LES 13 COUPABLES

Grand concours hebdomadaire

VIII. — Philippe

Le commissaire Lucas, de la P. J., qui avait été chargé de l'enquête préliminaire, avait prévenu le juge.

Vous me direz l'effet que ça vous fera... On a beau savoir... D'être là-dedans, ce n'est pas la même chose... Et M. Froget était « là-dedans », c'est-à-dire dans un étrange logement de la rue Bréa.

La plupart des locataires vivaient portes et fenêtres ouvertes. Peu de vitres étaient lavées. Celles du 7 bis ne l'avaient sans doute jamais été.

M. Froget avait frappé, car il n'y avait pas de sonnette. Philippe, en tablier bleu, tel qu'on l'avait décrit au juge, avait ouvert l'huis, et s'était effacé avec un petit rire inquiet.

Chambre à coucher? Salle à manger? Cuisine? C'était tout cela et c'était quelque chose d'indéfinissable. De vieux tapis partout, des morceaux de tissus décolorés tendus sur les murs. Des tapis encore sur les tables, sur les fauteuils avachis. Une profusion de loques sombres visant sans nul doute à donner un aspect confortable.

C'est Monsieur le juge?... Asseyez-vous, Monsieur le juge...

Après l'avoir observé quelques instants, M. Froget nota qu'il avait deux aspects différents. Cela tenait à l'asymétrie du visage. De demi-profil, c'était un jeune homme à l'air doux et tendre, à qui le contraste entre des prunelles d'un bleu clair et les cheveux noirs donnait un charme trop prononcé pour n'être pas gênant.

Mais, de face, on remarquait que le nez, assez long, était planté de travers, que la bouche avait un pli anormal.

Son tablier était un tablier de femme. Ces gestes avec lesquels Philippe vaquait aux soins du ménage, s'essuyait les mains, attendait, la tête penchée, que son visiteur voulût bien parler, étaient des gestes féminins.

Alors M. Froget regarda le lit unique, le linge qui séchait, le portrait de deux hommes dans un cadre doré et il comprit la portée des paroles de Lucas. On avait beau savoir, s'y attendre. On était soudain dans un monde faussé à sa base.

Vous n'avez pas connu votre mère, je crois?

Ni mon père. Je suis un enfant naturel et mes parents ont eu soin de se débarrasser de moi. J'ai été élevé par des paysans, près de Turin, puis envoyé dans une maison de correction...

A vingt et un ans, vous vous êtes engagé comme valet de chambre. Vous avez fait plusieurs places. Vous êtes venu en France avec vos avant-derniers patrons. Chez les derniers, vous avez rencontré Forestier, qui était maître d'hôtel...

Oui, Monsieur le juge. C'est M. Forestier qui s'est occupé de moi...

Le portrait de ce Forestier était là. Un homme d'une cinquantaine d'années, grand, maigre, les traits flétris, la peau blême, les jambes molles et la démarche imprécise à cause de ses rhumatismes. Des vêtements et des cheveux gris.

Huit jours plus tôt, dans une chambre d'hôtel de la rue des Batignolles, où il se trouvait avec une femme inscrite aux registres de la police des mœurs, il s'était mis soudain à délirer, les prunelles tellement agrandies que la femme en fut malade d'effroi. Une heure après, il mourait à Beaujon, sans avoir repris connaissance.

L'autopsie révéla que la mort était due à l'absorption d'une forte dose d'atropine. Dans les poches du mort on trouva, outre un certain nombre de lettres, une somme de trois mille francs et une petite boîte en carton renfermant encore deux pilules. Celles-ci contenaient une petite quantité de digitaline, incapable de provoquer des troubles, et une quantité massive d'atropine.

La fille Berthomieu, compagne occasionnelle de Forestier, déclara :

Il m'a accosté derrière le « Gaumont Palace ». Je le connaissais, car il venait de temps en temps. Il nous avait fait croire qu'il habitait la province et qu'il passait chaque mois huit ou dix jours à Paris. Il choisissait une ou deux femmes. Il était assez généreux. Quelquefois, il nous gardait plusieurs jours à faire la bombe. Il a pris trois pilules de sa boîte tout de suite après le dîner, même que j'ai rigolé et que je lui ai demandé s'il avait besoin de se donner du nerf...

Le premier rapport, signé par le commissaire de police du quartier, concluait au suicide.

Le commissaire Lucas n'en avait pas moins été chargé de faire une enquête qui avait apporté surprise sur surprise.

« Forestier, Jules-Raymond-Claude, lut M. Froget, qui avait résumé lui-même ces notes dans son petit carnet. Né à Saint-Amand-Montrond. Renvoyé du collège de cette ville, une année avant le baccalauréat, à la suite d'un scandale de dortoir.

« Employé à Paris. Puis secrétaire particulier du comte de B... un des champions du légitimisme. Renvoyé pour raisons inconnues. Maître d'hôtel à Monte-Carlo, puis à Nice. Rencontre Philippe et s'installe à Paris avec lui. Vivent d'escroqueries. »

Mais, avec un pareil individu, il ne pouvait être question d'escroqueries banales. Forestier était devenu, comme on l'a appelé par la suite, l'escroc des Bourbons.

Les lettres trouvées sur lui, puis rue Bréa, renseignèrent abondamment sur ses méthodes. Il écrivait à des vieillards fiers de noblesse et perdus dans les gentilhommières de province, se donnant pour un agent des Bourbons, ou pour un légitimiste persécuté, ou encore pour un propagandiste chargé de recueillir les fonds nécessaires à la création d'une nouvelle feuille royaliste.

Parfois il se présentait en personne. Les uns se méfiaient. D'autres, plus nombreux, donnaient chichement. Mais quelques-uns, plus naïfs, tombaient à fond dans le panneau.

Lucas avait noté dans son rapport :

« Homéopathe convaincu, Forestier se fournissait dans une pharmacie du boulevard Bonne-Nouvelle où, pendant les dernières semaines, on lui a servi presque quotidiennement des doses minimes d'atropine pure, selon l'habitude de ces sortes d'officines. »

Philippe, qui avait retiré son tablier et endossé un veston — ainsi vêtu il paraissait travesti ! — attendait les questions du magistrat avec un vague sourire sur les lèvres.

Quel était votre rôle dans la combinaison ?

Oh ! moi...

Il dit cela doucement, avec résignation.

Je faisais le ménage, n'est-ce pas ? C'est un travail fou ! Et le linge ! Et le repassage ! Et tout...

Il fallait un réel effort de volonté pour ne pas le gâcher.

Puis M. Forestier me faisait écrire les lettres. Quelquefois deux cents exemplaires de la même... Puis je timbrais les enveloppes... Lui était presque toujours dehors... Il voyageait beaucoup en province...

Où dans les environs du « Gaumont Palace » ?

Le visage de Philippe se crispa un instant. Mais M. Froget s'en était à peine aperçu qu'il souriait à nouveau.

Je ne comprends pas ! dit-il avec sa douceur exaspérante. Il y a là-dedans un mystère... Tenez ! Voici une carte vue de Luchon que j'ai reçue deux jours après sa mort... Le cachet de la poste s'y trouve... L'écriture est bien la sienne... En voici une autre qui est arrivée aujourd'hui... Vous pouvez interroger la concierge et le facteur...

Le juge prit nerveusement les deux cartes. Philippe disait vrai. Les cachets étaient authentiques. L'écriture, si elle était imitée, l'était par un spécialiste autrement avisé que Philippe.

C'est comme les trois mille francs, poursuivait celui-ci en hochant la tête. Nous n'avions jamais de pareilles sommes. Tenez ! Voici des chaussettes que j'ai reprises plus de vingt fois... Le soir, nous ne mangions que de la soupe aux légumes et du fromage blanc...

La concierge vous le dira, et les fournisseurs. J'avais dix francs par jour pour la nourriture... Et M. Forestier avait toujours besoin de médicaments...

Il était malade ?

Quelquefois il avait des oppressions. Mais je crois qu'il lisait trop souvent son livre de médecine. Il prenait des tas de drogues.

De l'atropine ?

Je ne lui ai jamais entendu prononcer ce mot-là. Ses pilules, dans la boîte de carton, contenaient, je le sais, de la digitaline. C'était pour ses oppressions.

Quand il partait en voyage, vous receviez toujours des cartes postales ?

Presque chaque jour.

Il allait souvent à Luchon ?

Tous les mois ou tous les deux mois. Il avait là-bas des clients...

Et Philippe sourit pour excuser ce mot.

Moi, n'est-ce pas ?

Vous ne lui connaissiez pas de maîtresse ?

Oh ! M. le juge...

M. Froget détournait la tête malgré lui, éprouva le besoin de regarder dehors où il y avait du vrai soleil.

Est-il exact que, à la maison de correction, vous ayez été soigné pour débilité mentale, puis réformé pour la même raison ?

J'avais des absences... Cela me prend encore quelquefois, mais plus rarement... Comme si, alors, j'avais de la peine à penser... Puis cela se brouille tout à fait...

Le regard de M. Froget fuyait d'instinct le sourire des lèvres pourpres.

M. Forestier ne vous battait pas ?

Non ! C'était un bon maître... (le mot fit sursauter le juge)... Seulement il était un peu avare... Tenez ! Ces vêtements ont été taillés dans un de ses vieux costumes... C'est comme ses chemises que je dois porter bien qu'elles soient beaucoup trop grandes...

Qu'avez-vous fait le jour de sa mort ?

Il est parti à quatre heures, en me disant qu'il allait prendre le train de Luchon et qu'il serait huit jours absent. Il me laissait des lettres à copier. J'ai mis de l'ordre dans la chambre puis je suis allé bavarder avec la concierge. Quand elle s'est couchée, je suis rentré...

Pendant la soirée, vous avez demandé à cette femme si vos yeux ne grandissaient pas et elle s'est moquée de vous. Quelques

instants après votre départ, elle vous a entendu marcher dans la cour.

Pour vider la boîte à ordures dans la poubelle.

C'est exact. D'habitude, vous faites cela aussitôt après le dîner. Et vous entriez rarement dans la loge.

Une idée qui m'est passée par la tête...

Un peu après, la concierge était réveillée par des chats qui se battaient. Elle a regardé par la fenêtre et elle les a vus manger.

A la lueur du réverbère, elle a remarqué, entre autres, un gros morceau de fromage de gruyère.

Le matin, il y avait un chat crevé dans la cour et les yeux lui sortaient de la tête.

Je ne sais rien.

Pourquoi avez-vous jeté ce fromage ?

Il était gâté.

Et pourtant vous achetez vos provisions au jour le jour, par petites quantités. Où M. Forestier déposait-il ses médicaments ?

Dans cette armoire.

M. Froget l'ouvrit. C'était en même temps le garde-manger. Il y avait un reste de ragoût figé dans un plat, du sucre en poudre sur une assiette, un demi-paquet de margarine.

Sur la planche supérieure, le livre de médecine homéopathique et quelques fioles portant l'adresse du boulevard Bonne-Nouvelle.

C'étaient des fioles excessivement petites, en verre brun, dont on n'use que dans les pharmacies homéopathiques, qui vendent les poisons purs, mais par quantités infinitésimales.

Chaque bouteille pouvait tenir dans le creux de la main. Elles contenaient des médicaments divers, dont le nom était inscrit sur l'étiquette, et qui confirmaient la manie de M. Forestier pour les drogues. Mais celles qui avaient contenu l'atropine — et il devait, d'après le pharmacien, y en avoir une vingtaine — n'étaient pas là.

Vous avez jeté des bouteilles vides ?

Non. Mais, trois jours avant la mort de M. Forestier, la concierge m'a fait remarquer qu'il devait être très malade, car elle voyait presque chaque matin de petites fioles dans la poubelle.

M. Froget saisit un flacon plus grand que les autres, qui était le seul à ne pas porter d'étiquette. Il le déboucha, renifla, n'hésita pas à mouiller le bout de sa langue. C'était de l'eau !

Qui a rempli cette bouteille ?

M. Forestier.

Avec de l'eau ?

Je ne sais pas. Il y versait le contenu des fioles brunes qu'il jetait ensuite.

Et vous ignorez l'usage qu'il voulait en faire ?

Oui... Je ne sais rien...

Quand avez-vous acheté le gruyère ?

Attendez... C'était le soir... Oui, la veille du départ de M. Forestier...

M. Froget ouvrit la porte, dit simplement au commissaire resté dans la cour :

Au Dépôt !

Et il désigna Philippe qui éclata en sanglots.

Georges SIM.

Lire la solution exacte jeudi 15 Mai

Les lecteurs désireux de prendre part au concours hebdomadaire devront répondre aux questions suivantes :

- 1° — Pourquoi et dans quelles circonstances Philippe a-t-il tué M. Forestier ?
- 2° — Preuve de la culpabilité de Philippe ?
- 3° — Présomptions ?
- 4° — Combien de solutions exactes parviendront-elles à « Détective » ?

N'oubliez pas de joindre à votre réponse, après l'avoir découpé, le bon de concours N° 8 qui se trouve à l'angle inférieur gauche de cette page. Toute solution non accompagnée de ce bon sera comptée pour nulle.

LISTE DES GAGNANTS DU CONCOURS N° 5 (1)

(37 réponses justes nous sont parvenues.)

- | | |
|----------------------------------|---|
| 1 ^{er} Prix (50 points) | Robert AVON, 4, rue Pierre-Curie, PARIS (5 ^e). 1.000 Francs. |
| 2 ^e Prix (45 points) | Jean Pelletier, 20, avenue de Bellevue, BAGNOLET (Seine). 500 Fr. |
| 3 ^e Prix (40 points) | G. CARDOT, Viella (Gers). 250 Francs. |
| 4 ^e — (35 points) | M. MINTEN, 103, rue Sainte-Catherine, Malines (Belgique). 150 Francs. |
| 5 ^e — (30 points) | S. Z. HEIDE, 26, rue du Faubourg-Saint-Jacques, Paris (14 ^e). 100 Francs. |
| 6 ^e — (29 points) | C. SEGUIN, 45 bis, rue de Bondy, Bondy (Seine). 50 Francs. |
| 7 ^e — (28 points) | Daniel MELMOUX, 44, rue Bonnel, Lyon (3 ^e). 50 Francs. |
| 8 ^e — (27 points) | L. DEROCHE, 10, rue de la Bienfaisance, Louvain (Belgique). 50 Fr. |
| 9 ^e — (26 points) | A. DELATTE, 3, rue de Londres, Bruxelles. 50 Francs. |
| 10 ^e — (25 points) | Désiré GODDI, 14, rue Saint-Martin, Louvain (Belgique). 50 Francs. |
| 11 ^e — (24 points) | M. PALUT, Contre-Torpilleur "Lion", Lorient. 50 Francs. |
| 12 ^e — (23 points) | Henry LAKAH, Imp. Nossier, rue Collucci Pacha, Alexandrie (Egypte). 50 Francs. |
| 13 ^e — (22 points) | Emile MÉLET, Inspecteur Anthropomètre, Commissariat Central, Alger. 50 Fr. |
| 14 ^e — (21 points) | Lieutenant E. MARTIN, Villa "Clairette", rue Gueydon-de-Dives, Rabat. 50 Fr. |
| 15 ^e — (20 points) | Claude DUMAS, 234, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris (8 ^e). 50 Fr. |
| 16 ^e — (19 points) | Mlle M. NAU, 14, boulevard Anatole-France, Aubervilliers. 50 Francs. |
| 17 ^e — (18 points) | Mme Odile MAYER, 19, rue Alexis-Lepère, Montreuil-sous-Bois (Seine). 50 Fr. |
| 18 ^e — (17 points) | Edouard PETITJEAN, 19, rue Neuve-du-Comm' Dumetz, Arras (Pas-de-Calais). 50 Francs. |
| 19 ^e — (16 points) | A. MAYER, 19, rue Alexis-Lepère, Montreuil-sous-Bois (Seine). 50 Francs. |
| 20 ^e — (15 points) | Mlle Yvonne TEDALDI, 20, rue du Cardinal-Lemoine, Paris (5 ^e). 50 Francs. |
| 21 ^e — (14 points) | Gaston GRIGNON, 20, rue du Cardinal-Lemoine, Paris (5 ^e). 50 Francs. |
| 22 ^e — (13 points) | Albert GYSS, 2, rue de Palestine, Paris (19 ^e). 50 Francs. |
| 23 ^e — (12 points) | Albert WOLFF, 3, rue de Valenciennes, Paris. 50 Francs. |
| 24 ^e — (11 points) | Camille SCARPELLINI, 29, rue de Gars, Toulon (Var). 50 Francs. |
| 25 ^e — (10 points) | V. SENES, 7, rue d'Antrechaux, Toulon (Var). 50 Francs. |

Conformément à l'article 2 du règlement du Concours Général, 5 points ont été attribués à chacune des 12 autres réponses justes. Dans le prochain numéro: liste des gagnants du Concours n° 6.

(1) Nouchi, N° du 10 avril 1930.

SOLUTION DU CONCOURS N° 6

Arnold Schuttringer.

La voix était sèche. L'attitude de M. Froget si hautaine, si tranchante que le prévenu perdit toute contenance.

Le cadavre ne pouvait pénétrer dans la cave qu'avec votre assentiment. Une seule porte, vous l'avez souligné. De jour, plusieurs personnes en permanence dans le magasin, qu'il fallait traverser. La nuit, seulement vous et Mme Joly, qui vous appartenait corps et âme.

« Donc, crime ou complicité à votre charge, Forte présomption, en tout cas. »

C'était bref. M. Froget savait son interlocuteur assez intelligent pour ne rien perdre d'un raisonnement condensé à l'extrême.

Le 5, Mme Joly attend l'arrivée des employés pour partir. Classons encore à la rubrique présomptions. Car elle n'attend que parce qu'elle a besoin d'être vue. Ou plutôt c'est vous qui avez besoin qu'on la voit. Il semble mathématiquement impossible, dès lors, de vous condamner.

Le crime est déjà commis. Le cadavre est dans la cave, imbibé de vitriol. Les experts, le soir du même jour, font en effet remonter la mort à près de 24 heures.

Conclusion : le corps n'est pas celui de Mme Joly.

Cinq francs soixante-quinze de trop dans la caisse. Or, ni vous, ni votre maîtresse, n'avez intérêt à y mettre de l'argent, à créer une irrégularité troublante.

Il y a eu un achat. Seulement la chose achetée n'a pas été emportée.

Il s'agit de coton hydrophile. Une jeune femme se présente, reçoit la marchandise et paie. Elle est attirée ensuite dans l'arrière-magasin, tuée, dépecée, enfouie dans la cave sous les sacs imbibés d'acide.

Mais Mme Joly commet la faute de remettre le coton dans le rayon, ce coton qui a été acheté et qui n'est pourtant pas sorti de la pharmacie parce que son acheteuse n'en est pas sortie.

Ce qui pourrait s'appeler une preuve mécanique.

Schuttringer, d'un geste ignoble, se passa la main sur le cou, qu'il avait bombé de graisse, et prononça :

Une tête de plus à votre actif ! Vous êtes fier, hein !

Mais M. Froget n'écoutait plus déjà, écrivait dans son calepin :

Joly, jaloux, devient dangereux. Difficile de le tuer sans risques. Et les amants, pour des raisons obscures, ont besoin l'un de l'autre.

Ce sera Mme Joly qui passera pour morte. Ils attendent que, la nuit, quand ils sont seuls se présente une cliente dont l'aspect correspond plus ou moins au sien.

Meurtre. Changement de vêtements. Vitriol.

A huit heures, Mme Joly attend ses collègues en manteau, afin de cacher une robe qui n'est pas la sienne.

Elle disparaît et attend son amant à un endroit convenu.

J'ai lu en travers de ces lignes une note écrite plus tard à l'encre rouge :

Mort à la Salpêtrière, paralysie générale, un an après acquittement pour irresponsabilité. G. S.

Dans le prochain numéro : Solution du Concours n° 7

Extrait du Règlement

CONCOURS

HEBDOMADAIRE

ARTICLE 2. — Les lecteurs ont huit jours pleins pour nous faire parvenir leur réponse, après la publication de chaque interrogatoire. C'est-à-dire que les enveloppes contenant les réponses à l'interrogatoire N° 8 (1^{er} mai 1930) devront nous être parvenues, au plus tard, vendredi 9 mai 1930, avant minuit. Les lettres reçues après ce délai seront détruites purement et simplement.

Exception sera faite pour les réponses de nos lecteurs de l'Afrique du Nord (Algérie, Tunisie et Maroc) et de l'étranger, qui peuvent expédier leurs lettres jusqu'au vendredi 9 mai 1930, avant minuit. Le timbre à date de la poste servira de contrôle.

Les enveloppes, affranchies convenablement, devront être adressées à la Direction du journal "DETECTIVE", 35, rue Madame, Paris (VI^e), porter la mention CONCOURS DES 13 COUPABLES N° 8, et renfermer le bon du concours correspondant qu'il suffit de découper à l'angle inférieur gauche de cette page. Seuls, les abonnés peuvent remplacer le bon par la dernière bande du numéro correspondant.

ARTICLE 3. — Chaque lecteur n'a le droit d'envoyer qu'une seule solution par interrogatoire.

Il est bien entendu, toutefois, que chaque membre d'une même famille a le droit d'envoyer sa propre solution.

CONCOURS GÉNÉRAL

ARTICLE 2. — Chacune des solutions justes des Concours hebdomadaires sera non seulement classée comme il a été dit plus haut, mais encore cotée suivant son degré d'exactitude. Pour les 25 concurrents primés chaque semaine, la cote ira de 50 points à 10 points : 50 pour le premier prix, 10 pour le vingt-cinquième.

Toutes les autres solutions justes, c'est-à-dire qui, bien qu'exactes, n'auront pas obtenu l'un des 25 prix prévus, auront uniformément la cote 5.

Le classement général sera fait par totalisation des points obtenus pendant la durée des 13 Concours par un même concurrent. Le total le plus élevé déterminera le Premier Prix.

ARTICLE 3. — En cas d'"ex-æquo" aux points, le classement sera déterminé par le nombre des solutions exactes envoyées par chacun des concurrents à départager. Si, après ce classement subsidiaire, de nouveaux ex-æquo subsistent ceux-ci seraient à nouveau départagés, et définitivement, par la moyenne des réponses faites à la dernière question des Concours hebdomadaires concernant le nombre des réponses exactes envoyées à "DETECTIVE".

ARTICLE 4. — Le Concours Général des 13 COUPABLES est doté des prix en espèces ci-après :

- | |
|--------------------------------------|
| 1 ^{er} Prix : 10.000 francs |
| 2 ^e — 5.000 — |
| 3 ^e — 3.000 — |
| 4 ^e — 2.000 — |

Aux concurrents

Trop de concurrents persistent encore à croire que la réponse à la 4^e question (nombre de solutions justes qui parviendront à Détective) détermine l'ordre du classement. Nous rappelons que, conformément à l'article 3 du règlement du concours général, cette réponse n'intervient que pour départager des concurrents classés "ex-æquo".

REMISE 6% REMISE

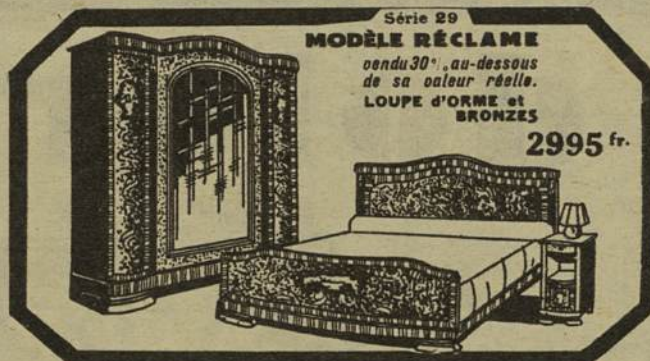
seront accordés encore pendant un mois sur tous les prix de notre

CATALOGUE GÉNÉRAL

adressé GRATUITEMENT sur demande accompagnée du bon ci-dessous

Notre studio d'art MAGA étudiera pour vous et sans engagement de votre part tout projet de décoration et d'installation complète aux prix les plus réduits.

FACILITÉS DE PAIEMENT



MODÈLE RÉCLAME

vendu 30% au-dessous de sa valeur réelle. LOUPE D'ORME et BRONZES

2995 fr.



CHÊNE CIRÉ

1250 fr.



NOYER RAMAGEUX

2895 fr.



RONCE de NOYER VERNI

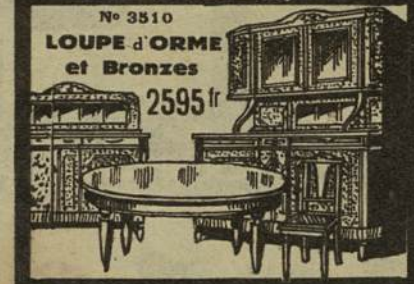
5000 fr.

Ci-contre aperçu de quelques-uns de nos modèles figurant sur notre Catalogue



CHÊNE MASSIF

1795



LOUPE d'ORME et Bronzes

2595 fr.



NOYER MASSIF

6275 fr.

Nous gardons sans frais tous mobiliers destinés à des locaux non encore disponibles

Un meuble signé Lévitane... est garanti pour longtemps

ET. LÉVITAN

MAGASIN GÉNÉRAL D'AMEUBLEMENTS

SOCIÉTÉ ANONYME

63 Boulevard Magenta - Paris 63

"Publicité"

BON à découper
à faire parvenir aux Établissements LÉVITAN, 63, Boulevard de Magenta, pour recevoir gratuitement le Catalogue N° 72

pour changer vos papiers peints :

LA GRANDE MAISON DU PAPIER PEINT
18 RUE DU VIEUX-COLOMBIER
Téléph. Littré 52-42 & 36-51
dernières nouveautés modèles exclusifs
bon marché absolu
BIB PARIS 69
sur simple demande: Album 5 francs

Economisez 50%
en vous adressant au constructeur!...
50 stations reçues sans installation spéciale avec la super Vampes
complet pour 1.090' ou 180' et 12 paiements de 90'
Super V lampes mod. 4, 20 modèles, sans et sur secteur. - Notice 20 francs
E. A. BONNEFONT
107, Bd de l'Hôpital - PARIS
Magasin ouvert dimanches et fêtes

LE THÉ MEXICAIN DU DOCTEUR JAWAS
PRODUIT ENTièrement VÉGÉTAL
POUR MAIGRIR SANS NUIRE A LA SANTÉ
toutes pharmacies

FOYER ET FAMILLE
Œuvre recommandée pour Mariages honorables toutes situations, rien à payer. 8, r. Pierre-Chausson.

MARIAGES honorables riches et p. t. situations
M^{me} TELLIER, 4, r. de Chantilly (très sérieux).

MARIAGES pour toutes situations de 2 à 6 h.
M^{me} CARLIS, 32, r. N-D. de Lorette



Avec des Empreintes parfaites obtenues instantanément, sans aucun appareil, grâce à notre merveilleux papier chimique RADIO-PHOTO, vous pourrez

VOUS-MÊME

lire facilement dans les lignes de vos mains
PASSÉ, PRÉSENT, AVENIR

Pour recevoir discrètement et franco notre Papier avec Notice explicative et un fort volume de 250 pages du professeur POINSOT, renfermant sous une forme pratique tout ce qu'il faut savoir de la Chiromancie, envoyez vos nom et adresse avec mandat-poste de 50 fr. à l'INSTITUT SIBYLLA, 142, rue Montmartre, PARIS (2)

EGYPTIENNE Dévoile l'avenir par anc. procédés Tarots Taches d'encre. Prix modérés.
M^{me} DELIAH, 114, Bd de Belleville. L.J. s.d.m. de 1 à 7 h. Métro Belleville

M^{me} PREVOST Avenir prédit, date juste, étonne par ses cons. Prix modérés. Correspond.
37, r. N-D. de Nazareth, Pl. Répub. 10 pour esc. dr. 3^e ét.

M^{me} LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey (Etoile) 1^{er} à gauche. PARIS.

AVENIR Mme Benard, 18, boul. Edgar-Quinet, Paris, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1930 mois par mois. Facilité mariage d'après prévisions. Voir ou écrire (envoi date de naissance et 20 francs).

M^{me} MADELYS Cartomancienne Voyante 189, r. St-Honoré 1^{er} au-dessus de l'entresol à deux pas du Louvre. Cons. et pens. sur tout. Reçoit tous les jours, Dimanches et Fêtes de 9 h. à 19 h. Consultat. par corresp. 20 fr. J'ouvre tout. rép.

M^{me} ROSE Cartomancienne Voyante, 324, rue St-Martin près G. Boul. et Pl. St-Martin 1^{er} et. Rec. L.J. et p. corr. Date de nais. 20 fr.

M^{me} de THELES CÉLÈBRE PAR SES PRÉDICTIONS. Voyante à l'état de veille Tarot. Horos. De 3 à 7 h. et par corresp. 10 fr. date nais. Tous les jours (lundi excepté). 43, r. Brochant, Paris-17

M^{me} ROSINE Médium Oriental. Reçoit L.J. 16, r. Baron. Paris-17. 3^e a.d. Métro Marcadet-Balaguy et Brochant

Le Présent et l'Avenir n'ont pas de secret pour Thé. VOYANTE r. Girard, 78, av. des Ternes, 3^e a.d. Paris. Consultez-la, vos inquiétudes disparaîtront. De 2 à 7 h. et p. cor.

M^{me} SÉVILLE VOYANTE REUSSITE EN TOUT 100, rue St-Lazare. PARIS (9^e). — Cartomancie, graphologie, médium. reçoit L.J. de 10 h. à 19 h. Jours exceptés. — Par correspondance : 15 fr.

L. GEORGES "L'AS DES DÉTECTIVES" Ex-inspecteur de la Sûreté (Dépense) — 20, rue de Paradis — Provence 86-03
Enquêtes - Recherches - Preuves pour divorce
Missions délicates - Prix modérés

Sait tout Voit tout
SCOTLAND
DETECTIVE INTERNATIONAL
Laborde 15-22 85, Boulevard Malherbes

MONDIALE POLICE ex-inspecteurs police judiciaire et de sûreté. Renseignements. Enquêtes. Surveillances. Filatures, etc. Tous pays. Divorces. Procès. Prix modérés. 47, rue de Mauberge. Tél. Trud. 30-69, de 9 à 19 h. et Dim. 9 à 12 h.

SOMMER, DÉTECTIVE Enquêtes avant mariage. Filatures. Recherches 40 fr. Toutes missions. Paiement après. DIVORCE A CRÉDIT, 8 h. à 20 heures - Louvre 71-87
5, RUE ÉTIENNE-MARCEL

AVIS
Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

CONCOURS En remplaçant les tirets par des lettres, trouvez le nom d'un de nos plus regrettés marchands de France.
Tout lecteur qui enverra avec ce BON une réponse exacte à ARTIST'S SERVICE, 22, Place Charles-Fillion, Paris-17^e recevra une Œuvre d'Art de 50 francs. — Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse
RIEN À PAYER POUR PARTICIPER À CE CONCOURS

MAIGRIR

entièrement pour être mince et distinguée, ou à volonté de l'endroit voulu. Très facile à suivre. Effets rapides et durables.
Raffermit les chairs - Sans rien avaler -
Le seul sans danger, absolument garanti.
Ecrivez en citant ce journal à : S. Stella Golden, 47, B^e Chapelle, Paris-10^e, qui vous fera CONNAÎTRE GRATUITEMENT le moyen.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 4.000 : Classes primaires compl., certif. d'études, brevets, C.A.P., professorats.

Broch. 4.009 : Classes secondaires compl., baccalauréats, licences lettres, sciences, droit.

Broch. 4.015 : Carrières administratives.

Broch. 4.022 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 4.027 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie.

Broch. 4.034 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 4.040 : Carrières commerciales administratives, secrétaire, correspondancier, steno-dactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 4.046 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 4.054 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 4.059 : Marine marchande.

Broch. 4.065 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, figure, contrepoint, composition, orchestration, professe.

Broch. 4.075 : Arts du Dessin (dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 4.082 : Les métiers de la coupe, de la mode et de la couture (petite main, seconde main, première main, couturière, modiste, modiste, vendeuse-retoucheuse, représentante, coupeur, coupeuse). Professorats libres et officiels.

Broch. 4.088 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 4.092 : Cinéma; Carrières artistiques, techniques et administratives.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd'Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Dans ce numéro : La suite des Mémoires de Michel Almazian.

3^e Année - N° 79

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

1^{er} Mai 1930

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Mater dolorosa!...



Quand, après l'incendie qui le jour du Vendredi-Saint consuma l'église de Pitesi (Roumanie), on s'aperçut que la catastrophe avait fait plus de cent victimes, des scènes déchirantes se produisirent. Telles mères ne parvenaient pas à découvrir les restes de leurs enfants dans les débris informes présentés à leur vue; telles autres, au contraire, devaient se rendre à l'évidence et reconnaître, à un signe, à un trait, à un bijou, le cadavre calciné et repoussant de la chair de leur chair. C'est à l'une de ces scènes atroces que la photographie ci-dessus nous fait assister.